

Connaissance de l'Eure

N° 205 / 4^E TRIMESTRE DÉCEMBRE 2022 / 10 €

Dossier **MEDIOLANUM** AULERCORUM, L'EURE **GALLO-ROMAINE**

Découvertes

- LE BOULAY-MORIN: PETITES HISTOIRES.
- GISORS VUE PAR LES HISTORIENS ROMANTIQUES.
 - DE VIEILLES LÉGENDES EUROISES.

Témoignages

- LE CHAMP DU REPOS DE L'ASILE DE NAVARRE.
- SUR LE PLATEAU DU NEUBOURG, LA FAMILLE HERVIEU.



Adhérer à l'association

Notre association est un corps vivant où se rencontrent les passionnés, les érudits mais aussi les amateurs ou simplement les curieux et les amoureux de notre histoire locale. Ils sont tous épris de la connaissance de leur région. Ils ont bien raison... en effet, elle est riche!

Un village, une région, c'est un passé qui doit faire un peu rêver, c'est un présent accueillant et un futur prometteur que notre association vous fait découvrir depuis plus de 220 ans.

Sa vocation est de promouvoir et d'œuvrer à la sauvegarde du patrimoine eurois et de contribuer à mieux faire connaître l'histoire du département de l'Eure.

Elle n'a pas la prétention de réécrire l'histoire mais de la raconter au plus près des sources et des érudits!

Elle se veut ainsi vulgarisatrice d'un savoir et d'une connaissance. REJOIGNEZ-NOUS!

Pour cette adhésion de 16 € vous bénéficiez même d'un avoir fiscal de 66 % car la Société libre de l'Eure (SLE) est **reconnue d'utilité publique.**

S'abonner à la revue « Connaissance de l'Eure »

L'abonnement est annuel et par année civile : **38 €/an**. (4 numéros par an soit un par trimestre)

Publiez vos articles dans la revue ou sur notre site

Vous avez rédigé un document (quelques pages ou plus et même un mémoire), sur un sujet concernant notre histoire locale et/ou son patrimoine.

N'hésitez pas à nous l'adresser (sur support électronique ou par courrier). Un comité de lecture en examinera l'intérêt pour nos lecteurs et il pourra être publié soit dans la revue, soit dans une rubrique spéciale de notre site, soit même édité.

De même, nous publions dans la revue ou sur le site, les thématiques de nos prochaines parutions et vous pouvez alors nous faire vos propositions de collaboration. Le site de la SLE vous donne tous les détails de la marche à suivre.

Complétez votre collection!

Pour obtenir les anciens numéros, utilisez un simple courrier en nous précisant les numéros souhaités. Vous trouverez sur notre site internet le sommaire de chaque numéro. Une table de recherche thématique est même à votre disposition.

ATTENTION - Les numéros 1, 2, 3 et 4 sont épuisés, les numéros du n° 5 au n° 158 sont en vente à 2 € l'unité. Les numéros 159 à 186 sont en vente au tarif de 5 € l'unité, du numéro 187 au numéro 202 à 8 € et du numéro 203 au dernier numéro paru, le prix est de 10 €.

- Les frais d'envoi sont facturés à raison de 2 € pour une revue.
- Pour les commandes en nombre, nous consulter par mail ou par courrier : Société libre de l'Eure 3 bis, rue de Verdun 27000 Évreux.



Photo de couverture

« Portrait d'Ébroïcien », fragment d'enduit peint figurant un visage masculin, découvert dans les remblais d'une cave d'une domus de la rue de la Harpe en 1989, III^e siècle ap. J.-C. Inv. D. 2001.1. Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux.



Photo de 4e de couverture

«Allégorie de la Paix», 1772, Musée Ingres-Bourdelle, Montauban (Didier Descouens - lic wikimedia Commons). Huile sur toile de Nicolas Bernard Lépicié (1735-1784). Fils de deux graveurs, Il abandonnera la gravure à cause de sa vue et se tournera vers 1751, vers la peinture qu'il étudie sous la direction de Carle van Loo.

Directeur de la publication et conception: Jean-Claude Rigal-Roy • Réalisation: Italic'Communication • Impression: COM ON à Saint-André-de-l'Eure • ISSN: 1142-5067 - Dépôt légal n° 1140 - À parution. Commission paritaire n° 0421G79328.

Sommaire

Numéro 205

Éditorial	p.	3
L'histoire repasse les plats.	•	

■ Vie de l'association _____p.

Les amateurs de visites, de conférences ont été régalés et la dernière conférence du 3 décembre a fait salle comble, du rarement vu à la médiathèque.

■ Découvertes _____p. 7

Le Boulay-Morin : petites histoires.

Comme dans tout village, l'église est un lieu de rendez-vous et parfois de discorde. Nicole Plé et Jacques Lemarié, deux Boulay-Morinois passionnés d'histoire locale nous dévoilent quelques histoires autour de ce lieu d'unité et...de discorde.

Gisors vu par les historiens romantiques

Jean-Claude Viel corrige, à la lumière des connaissances historiques contemporaines, ces auteurs qui raconte des histoires plus qu'ils n'écrivent l'Histoire.

De vieilles légendes euroises : Albert Doucerain nous avait raconté de belles légendes. Un moment de « merveilleux » avant Noël.

■ Dossier p. 17

Mediolanum Aulercorum : l'Eure gallo-romaine

Pierre Wesh et Elie Rafowicz sont partis à la recherche des Aulerques Éburovices. Progressivement, ils nous feront découvrir ce passé et le feront revivre au présent au fur et à mesure de leurs fouilles et travaux. Pour ce numéro, un dossier spécial sur la capitale des Aulerques.

Témoignages p. 37 Le champ du repos de l'Asile d'aliénés de Navarre à Évreux, une disparition programmée!

Alain Desgrez hausse le ton pour nous remettre en mémoire ce «cimetière des fous». C'est toute une histoire dont il nous reparlera dans une prochaine conférence.

Sur le plateau du Neubourg, la famille Hervieu cultive l'esprit d'entreprise.

Daniel Huard témoigne de ses ancêtres. De Combon au Tilleul-Lambert, du Chesnay au Plessis-Sainte-Opportune, d'Ormes, de Tournedos Bois-Hubert, de Beaumontel... Qui ne connaît pas cette famille d'agriculteurs.

Écho des conférences et visites

et visitesp. 45
Le calendrier jusqu'en juin 2023 : encore un beau programme proposé par Christine

Lu et vu pour vous p. 46

ÉDITORIAL



L'histoire repasse les plats

En cette fin d'année, voici annoncé le rationnement, comme en 40! A l'époque et malgré tout, la flamme de la bougie réjouissait les convives au moment de Noël. J'espère qu'il en sera de même pour vous tous en cette fin d'année 2022.

L'histoire nous a appris la sobriété et la pénurie forcées par les circonstances. Depuis des millénaires, les variations climatiques et

les pandémies qui ont conduit à des déplacements de populations, à des invasions et à des guerres, nous sont connues. Les scientifiques, les archéologues et les historiens nous en fournissent les preuves.

Raréfaction, délestages, éco-gestes sont aujourd'hui des nouveaux mots pour nous inciter à faire des efforts pour économiser l'énergie. Très bien, mais puisqu'il faut serrer les dents et les ceintures, nombreux sont ceux qui espéreraient que ce soit pour préparer l'avenir, et non pour passer l'hiver.

Le passé que nous scrutons dans notre association, montre que les grands hommes qui ont fait l'histoire brillaient par leur ténacité, leur capacité à rassembler et leur charisme.

Le présent, dans la cacophonie ambiante, nous révèle les gestes citoyens qu'on avait oubliés, des détails qui devraient être des reflexes. C'est très bien, soyons exemplaires!

Mais les détails ne doivent pas masquer la réalité et les causes, comme les solutions dépassent le simple cadre de notre territoire.

Comme l'histoire repose sur la réalité des faits, il est intéressant de voir que chaque époque a vu aussi la reformulation des mêmes faits. Ainsi, dans ce numéro, Jean-Claude Viel nous en donne l'exemple avec les légendes de Gisors des historiens romantiques.

De même, deux archéologues, Pierre Wech et Elie Rafowicz, nous font redécouvrir l'Eure des Aulerques. Deux articles qui, comme celui de Nicole Plé et de Jacques Lemarié (le Boulay Morin) ou celui d'Alain Desgrez (le champ du repos) me font penser à ce que disait Thucydide «l'histoire est un perpétuel recommencement», ou à ce qu'écrivait Céline «l'histoire ne repasse pas les plats».

L'histoire du monde se déroule-t-elle de façon cyclique ou est-elle faite d'éternelles ruptures? Vaste débat que compliquent l'exploitation de la peur et de la cupidité inscrites dans notre patrimoine génétique. Gardons notre bon sens et que la beauté orne un peu notre vaste monde.

Toute l'équipe de rédaction vous souhaite de joyeuses fêtes de fin d'année.

Jean-Claude Rigal-Roy

Président du Conseil d'administration

Ont participé à ce numéro 205:

Bernard Christian Chabanel, Alain Doucerain, Alain Desgrez, Daniel Huard, Christine Fessard, Solange Krnel Carranante, Janick Launay, Jacques Lémarié, Nicole Plé, Elie Rafowicz, Jean-Pierre Raux, Jean-Claude Rigal-Roy, Jean-Claude Viel, Pierre Wech.

UN DERNIER QUADRIMESTRE CHARGÉ!

par Solange Krnel Carranante et Janick Launey

Pont-Audemer, la petite Venise? Pas seulement!



Visite de la ville de Pont-Audemer

Ci-contre, Elie Rafowicz, Commissaire de l'exposition Campana, accueille la SLE. Le 10 septembre au petit matin, par un temps incertain, une vingtaine de nos adhérents ont pris la route de Pont-Audemer, covoiturage organisé sur le pré du Bel Ébat et une arrivée sur le parvis de l'église Saint-Ouen, au cœur de la ville où nous attendait Madame Boucher, notre guide. Elle aborda tout d'abord les différentes étapes de construction de cet édifice voué à saint Ouen, de la première église construite

entre le XI° et le XIII° siècle, de style roman, agrandie au cours des XV° et XVI°, l'édifice ne répondant plus à l'importance de la population. Après des interruptions de chantier dues au manque d'argent, c'est au cours de la Renaissance, non pas qu'on terminera l'œuvre commencée, mais qu'on la décorera. Cette église est tout à fait remarquable et son intérieur comprend 16 chapelles toutes ouvertes sur de splendides vitraux. Nous

avons passé près de deux heures à écouter Madame Boucher nous en donner leur description dans le moindre détail. Mais le temps est vite passé et l'heure était venue de nous retrouver autour d'un déjeuner convivial. Après le repas, le soleil était de retour pour la visite du vieux Pont-Audemer, avec ses cours intérieures et ses bords de Risle, mais déjà nous étions attendus au Musée Canel où la conservatrice nous faisait découvrir l'immense bibliothèque d'Alfred Canel qui en a fait don à la ville. Nous avons pu y admirer de très beaux livres anciens et quelques objets et mobilier rare lui ayant appartenu. Puis l'heure du retour ayant sonné, nous quittions Pont-Audemer après cette journée, appréciée et riche en déconvertes.

Les trésors antiques de la collection Campana : la naissance du musée d'Évreux

Le 14 septembre, autre visite, autre lieu, au musée d'Évreux,





où nous attendait Élie Rafowicz, Commissaire de l'exposition «Trésors antiques», pour nous présenter la collection du marquis Giampietro Campana, banquier du Vatican. En 1858, après avoir été condamné pour détournement de fonds et condamné à vingt ans de galère, son immense collection d'objets antiques est saisie et mise en vente. Napoléon III emporte la mise pour un lot contenant 11 800 objets. Une partie entrera au musée du Louvre pour compléter ses propres collections et les quelques 6 000 objets restants seront distribués sur le territoire national. C'est d'ailleurs pour accueillir les 75 objets qui lui ont été remis les 10 mars et 16 avril 1863 que la ville d'Évreux construira son musée, où peintures, sculptures et céramiques trouveront leur place. Élie Rafowicz nous en livra tous leurs secrets.

Le forum des associations : rencontre avec les passionnés d'histoire

Mais septembre est aussi le moment de rencontres associatives. Christine et son mari Christian, fidèles à ce rendez-vous, ont une fois encore représenté la Société libre de l'Eure lors du forum des associations. C'est toujours un moment privilégié pour aller à la rencontre de visiteurs passionnés d'histoire et leur faire découvrir nos activités et nos publications, comme savent si bien le faire nos amis. Cette année le numéro 203 de notre revue





Pierre Wech, responsable des fouilles de l'îlot Saint-Louis, accueille le premier groupe des membres de la SLE.

Connaissance de l'Eure, portant sur la ville d'Évreux a connu un vif succès. Mais là, n'est pas le seul succès de ce forum; il permet, et nous en sommes heureux, d'accueillir de nouveaux adhérents et abonnés.

Les Célébrités de l'Eure à l'honneur

Le 8 octobre, c'est Jean-Pierre Raux, Président du cercle généalogique qui, avec sa verve habituelle et sa connaissance profonde
de notre histoire locale, nous présentait aux Archives départementales, la riche exposition sur les
Eurois et Euroises célèbres. Des
historiens aux acteurs et chanteurs connus, en passant par
les écrivains et les scientifiques,
c'est plusieurs dizaines de célébrités, mises en scène par le Cercle
généalogique, que notre ami
Jean-Pierre nous présenta.

L'îlot Saint-Louis encore et encore pour suivre les dernières recherches

Quant à Pierre Wech, archéologue de la Mission Archéologique Départementale, il nous accueillait une nouvelle fois le 29 octobre

pour une visite des fouilles archéologiques de l'îlot Saint-Louis où il nous fit le point sur les dernières recherches de ses équipes. L'attrait de nos membres pour ces découvertes est tel que Christine dut programmer deux groupes successifs afin que chacun puisse s'approcher au plus près des lieux stratégiques. C'est ainsi que nous avons pu observer une partie gallo-romaine encore inconnue, avec un fanum, petit temple urbain à la forme caractéristique, le premier découvert en centre ville, situé au bord d'une rue mise à jour elle aussi récemment, de murs d'habitations avec traces d'hypocauste, permettant d'enrichir de manière spectaculaire notre connaissance de la cité antique. La visite se poursuivait dans la partie médiévale de la ville, avec les substruc-

La visite se poursuivra avec un deuxième groupe accueilli par Christine Fressard.



tions de l'église Saint-Louis et du couvent des Jacobins, cloître et « cimetière », édifiés dans la bassecour du château, et pour finir, de la localisation du dépôt de mendicité puis de l'hospice du XIX^e siècle qui lui ont succédé.

Des conférences mensuelles très fréquentées



Une médiatèque bien remplie à chaque conférence.

Le programme des conférences s'est poursuivi avec en octobre Monsieur Jean-Claude Viel qui nous a raconté l'histoire passionnante de Jean-Pierre Blanchard, pionnier de l'aérostation. Sans relâche celui-ci persista à construire son premier engin volant avec ingéniosité, ce qui le mènera de son premier vol au-dessus de la campagne normande jusqu'aux États-Unis d'Amérique. Là, il volera sous les yeux des plus grands présidents et futurs présidents, après avoir apeuré de pauvres cultivateurs en atterrissant dans leurs champs, au cours de ses vols

En novembre, Monsieur Bernard Bodinier nous a présenté, lui, une conférence sur les châteaux en Révolution. Il nous a emmenés vers les mésaventures de la famille de Giverville, spoliée de ses cahiers de doléances, de ses plans terriers et de ses droits de féodalité, mais aussi dans les châteaux de Saint-Aubin-de-Scellon, Saint-Maclou et la Chapelle-Bayvel,



vendus comme biens nationaux, puis rendus aux familles après la Révolution, dont un seul, ce dernier, en souffrira les méfaits, puisqu'il sera incendié et totalement détruit.

après nonce tout aussi riche en sorties ul, ce et conférences vous en découéfaits, vrirez le programme dans la ruotale- brique «Écho des conférences et sorties» p??.

Et une nouveauté réussie, l'atelier de paléographie

Une première initiation sur une journée a été organisée aux archives départementales et animée par Thomas Roche. Cela a permis aux néophytes de découvrir un panorama de l'évolution des écritures au travers des âges et d'interpréter les écritures au travers d'un document manuscrit du XVIII^e siècle redigé par les moines de Saint-Taurin.



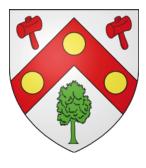
Le premier trimestre 2023 s'an-



L'atelier de paléographie animé par Thomas Roche, le directeur des Archives départemantales, auditoire studieux.

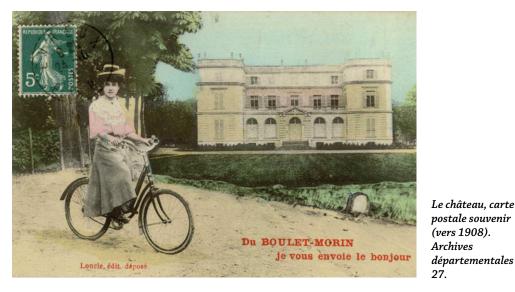
LE BOULAY-MORIN: PETITES HISTOIRES

par Nicole Plé et Jacques Lemarié



Cet article reprend les chroniques de deux habitants de cette commune proche d'Évreux, publiées dans les bulletins municipaux de 1988 à 2000. Tous deux passionnés d'histoire locale et de généalogie furent administrateurs du Cercle généalogique de l'Eure. Nicole Plé est l'auteur d'une biographie de Louis Régnier (Connaissance de l'Eure n° 98). Jacques Lemarié, adjoint puis maire du Boulay-Morin, l'un des fondateurs de cette association généalogique, a regroupé ces textes en mai 20081.

Jean-Pierre Raux



Avant de parler de cette première petite histoire, remontons un peu le temps.

À l'époque gallo-romaine, la voie antique de Rouen à Chartres par La Haye-Malherbe, Le Vieil-Évreux et Muzy, venant d'Émalleville et gagnant Dardez, passait au Boulay-Morin.

Le nom de la localité désigne en ancien Français le « bouleau » et le nom complet, «Bouleyum Morini» apparaît dans le second Pouillé d'Évreux rédigé vers 1370. Morin du Pin était le seigneur possesseur du domaine au début du XI^e siècle.

La propriété passera, au XIV^e siècle, entre les mains de la famille de Houetteville. Au lendemain de la guerre de Cent Ans, le domaine entrera dans la Famille de Mailloc qui le conservera jusqu'au début du XVIII^e siècle. En 1762 la seigneurie deviendra la possession de monsieur Maillet, maître de la Cour des Comptes de Rouen.

Le château du Boulay-Morin a été rebâti dans le courant du XIX^e siècle; il possède néanmoins des communs plus anciens.

L'église dont il va être question était placée sous le vocable de saint André et le seigneur du lieu détenait jadis le patronage de la cure. Il ne reste aucun vestige de l'édifice, remplacé, au début du XVI^e siècle, par

Vue générale en 1905. sur la route de Louviers en venant d'Évreux. À gauche l'épicerie-auberge Brunet. Archives départementales

postale souvenir

départementales

(vers 1908).



¹ L'orthographe originale des textes reproduits a été respectée.



L'église du Boulay-Morin (© Gérard Lepoint - clochers.org. lic. Wikimedia).

une nouvelle construction, due aux libéralités de Jean et de Christophe de Mailloc, et qui fut consacrée en 1516 par Toussaint Varin, évêque de Thessalonique.

Elle disparut à son tour à la fin du XVIII^e pour donner place à l'église actuelle, bâtie de briques et de moellons, et dont le chœur ne fut achevé qu'au début du XIX^e siècle.

Il y avait jadis au hameau du Mesnil-Doucerain, une chapelle dédiée à saint Nicolas dont le titulaire était nommé par l'évêque d'Évreux; mais il ne reste aujourd'hui aucun vestige. La paroisse du Boulay-Morin appartenait anciennement au Doyenné de La Croix-Saint-Leufroy.

L'église : des querelles de voisinage!

L'église Saint-André du Boulay-Morin fait tellement partie de notre paysage qu'on ne se pose plus de questions à son sujet. Son apparence modeste fait croire qu'elle ne cache aucune histoire intéressante. Détrompez-vous, elle a son histoire, elle aussi comme les grands édifices prestigieux, mais une histoire d'église de village, à la mesure de nos ancêtres. Et ils se sont donné bien du mal pour vous quelquefois, dans les temps lointains du passé. Savez-vous par exemple qu'au XVIII^e siècle elle se présentait sous la forme d'une grande chapelle rurale surmontée sans doute d'un clocher? La nef actuelle correspond à peu près à cette partie ancienne, construite avant 1516. La sacristie occupait une partie du chœur actuel. Des ormes ombrageaient le cimetière.

Survint la tourmente révolutionnaire. Notre édifice s'en tire sans trop de mal, dépossédé cependant, comme hélas la plupart des églises de France de son orfèvrerie précieuse. Et ses paroissiens, riches – comme la famille de Maillet, seigneurs du lieu – ou non, avaient été généreux. Enlevés donc et fondus, calice, ciboire, et patènes d'argent.

Jetons un coup d'œil sur ce qui se passait alors dans la commune voisine, Émalleville : elle émerge de cette difficile période avec une église désaffectée, (qui sera vendue en 1812) et des paroissiens qu'on invite à suivre les offices dans celle du Boulay-Morin. Dès l'instant où «la commune d'Émalleville est réunie pour le culte à celle du Boulay-Morin», commencent pour la nôtre de véritables tribulations.

Au début tout va bien. Le pavage de notre église ayant besoin d'être rénové, le maire obtient le 9 juillet 1811 l'autorisation du baron de Chambaudoin, préfet de l'Eure, de prélever des pavés dans celle d'Émalleville. Mieux encore, le porche de cette dernière vient allonger celle du Boulay-Morin et y restera jusqu'en 1845. « Confort » que durent apprécier les anciens paroissiens.

Les années passent, notre église a vieilli, il faut envisager en 1823 de très sérieuses réparations : la muraille du chœur et la couverture de toute l'église et du porche sont à refaire, les murs de la nef à réparer, il faut replâtrer partout.

Le devis se monte à 581 francs. Et c'est maintenant que les problèmes vont commencer. Qui possède en effet le pouvoir de décision? Le maire du Boulay-Morin, bien sûr, mais aussi celui d'Émalleville au nom de ses concitoyens, et enfin le conseil de fabrique de l'église, association de paroissiens réunis autour du curé pour gérer les intérêts et les biens qu'elle possède. C'est donc une troïka qui va devoir trouver et approuver le financement et, avant qu'elle ne soit d'accord, ce sera, si je puis dire, une « sacrée » affaire! Le premier à exploser est Delacour, maire d'Émalleville. Il écrit au préfet le 31 mai 1823 : il paraît que ses concitoyens les plus riches vont être exceptionnellement imposés pour subvenir aux réparations. Le comble, c'est que personne ne lui a encore dit quel en était le montant. Quant au conseil de fabrique il ne donne aucune information. Donc on ne réparera pas!

Pendant ce temps, sans complexe, le conseil municipal du Boulay-Morin dresse, au nom des deux communes (!) la liste des plus forts imposables. On réparera! À Émalleville, c'est toujours le



L'église et l'épicerie Delaquerrière en 1915. Archives départementales 27 noir total. Le 14 juin, Delacour reprend la plume. Va-t-on enfin lui dire le montant des réparations? Le conseil de fabrique va-t-il enfin se manifester? Jamais ceux d'Émalleville ne paieront pour « une chose à leurs yeux ca-chée ». On ne réparera pas!

Le maire du Boulay-Morin et le conseil de fabrique seraient-ils de connivence? Deux sur trois déjà d'accord?

Apprécions la lettre de Ledormeur, maire du Boulay-Morin au préfet le 16 juin 1823 : le préfet pourrait-il lui faire passer la réponse du conseil de fabrique? Quand on pense que dans ce petit village, il suffisait sans doute de traverser une ou deux rues pour aller de l'église à la mairie, on admettra qu'en 1823, les «voix» du Seigneur étaient impénétrables! Bref, il fallut attendre un an pour qu'harmonie et communication règnent entre les parties et, le 30 mai 1824, l'adjudication des travaux fut remportée par Briant, maçon à Amfreville-sur-Iton qui demande 450 francs. On répara! Et pourtant, les problèmes n'étaient pas terminés. Après le démarrage bien difficile de la coopération entre Émalleville et le Boulay-Morin, commence une période très active sur le plan architectural puisqu'elle donnera à l'église son allure actuelle. Non sans incidents de parcours.

Le premier à bloquer les réparations nécessaires dès 1831, est le curé Barrette qui crée un scandale dans l'église le jour de Noël, lorsque les maires des deux paroisses réunies viennent demander à la fabrique une participation financière. Ce curé extraordinaire refuse tout simplement qu'on répare la couverture de son église : il préfère acheter des chapes et une armoire pour les ranger! Et il jette tous les



Intérieur de l'église : la nef date de la fin du XVIII^e, le chœur du XIX^e.

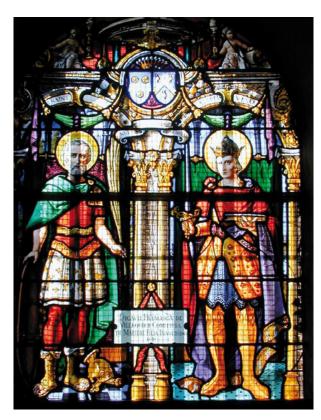
conseillers municipaux dehors! En 1838 heureusement, le desservant a changé et rien ne s'oppose aux grands travaux envisagés. Le mur de séparation du chœur et de la sacristie est abattu, le chœur recule et l'église s'allonge d'autant. Une nouvelle sacristie est construite sur le flanc nord. Les dons des paroissiens affluent, des fonds départementaux sont débloqués. Prosper Boudin, de Fontaine-sous-Jouy, a remporté l'adjudication des travaux qui seront rapidement menés. Le 21 juillet 1839 tout est terminé. Non sans mal. Prosper Boudin, avec un peu de légèreté, a soustraité avec un certain Morel dont il a négligé apparemment de contrôler le travail. Le cahier des charges sera suivi par Morel d'un peu loin, surtout en ce qui concerne la qualité des bois employés. Pire que cela : «le chœur est plus étroit d'un côté que de l'autre parce qu'il a mal pris ses mesures »! On rafistole le mur bancal mais le budget initial sera dépassé de 400 F. (On pourrait dire comme d'habitude!).

L'étape suivante concerne l'édification du clocher actuel avec un allongement de la nef de 4,45 mètres. Le plan de financement étonne le préfet Zédé. On veut employer à ces travaux

l'argent attribué à l'école. Le maire s'explique : il n'y a pas alors d'école au Boulay-Morin. Apprécions la certitude du maire : « Jamais il n'y aura d'école primaire au Boulay-Morin qui d'ailleurs en possède deux gratuites, une à la Chapelle-du-Bois-des-Faulx pour les garçons, l'autre à Irreville pour les filles. »

Les travaux sont adjugés le 25 avril 1845 à Barnabé Moulin d'Évreux. Ils durent jusqu'en 1849, avec de grosses difficultés financières. Il faut même économiser sur la croix au dessus du clocher, mais le coq est réparé et doré. Par comble de malchance une tempête violente enlève le faîte du chœur et de la sacristie. la nef commence à donner des signes de fatigue. Ces malheurs accumulés mettent tellement la commune en difficulté que l'entrepreneur Moulin se décide à la poursuivre en justice. Des fonds débloqués in extremis en arrêtent l'action, mais pendant des années la commune doit rembourser un emprunt.

À partir de là, l'église entre, jusqu'à nos jours, dans une longue période stable. Régulièrement réparée, cette fin de siècle lui est même très bénéfique. Elle a retrouvé hier la sonnerie de ses cloches. L'illumination noc-



Vitrail du Chœur
(côté nord)
Daté de 1870,
avec le blason
de Françoise
de Villequin,
comtesse de
Maische, à
l'invocation de
« Saint-Anselme,
vénérable » et la
devise « nul souci,
fois l'honneur ».

turne met en valeur les teintes fraîches de sa façade rénovée avec goût. D'autres travaux suivront demain.

Au-delà de leur rôle essentiel de rassembler les croyants, les églises ne sont-elles pas en effet, pour la majorité des communes, le seul témoignage d'art laissé par les siècles? À ce titre elles méritent bien tous nos soins.

À l'intérieur de l'église

Deux statues et un fragment de vitrail sont inscrits à l'inventaire des monuments historiques :

Dans la nef : la Vierge à l'oiseau : bois polychrome du XV^e siècle. L'enfant qu'elle porte sur son bras gauche paraît jouer avec l'oiseau qu'il tient d'une main. Ses traits sont ceux d'un adulte et correspondent à la représentation habituelle à l'époque de Jésus enfant. La Vierge, par contre, a un visage très fin. Le corps légèrement déhanché est couvert d'un manteau dont les plis simples et harmo-

nieux retombent sur de grosses chaussures comme devaient en porter les paroissiens de l'époque pour patauger dans la boue des chemins. Ce qui donne à la statue son côté charmant et rustique. Sainte Barbe: statue en pierre du

Sainte Barbe: statue en pierre du XVI^e siècle. La sainte, appuyée sur sa tour tient un livre ouvert de la main droite. Le bras droit est mutilé. Elle est représentée dans l'attitude de la marche. Sa chevelure, traitée en longues mèches ondées, porte un turban orné d'un cabochon. La pierre présente des restes de polychromie.

Fenêtre de la tour du clocher : fragment de vitrail du XVI^e siècle. Il se présente sous forme d'un autel à fronton brisé, avec deux niches séparées par un pilier central. Les fonds sont richement damassés. Sur le fond rouge se détache une très jolie Vierge en habit bleu et or, couronnée d'or et nimbée de bleu. Elle tient l'enfant Jésus vêtu de vert. Le visage est traité en grisaille, les traits sont délicats, l'expression douce et rêveuse. L'ensemble est de grande qualité. L'autre partie à fond doré est malheureusement très abîmée. On reconnaît cependant sainte Anne nimbée de rouge et la Vierge dont on distingue la chevelure aux reflets dorés et le profil en grisaille. Ce vitrail a été en grande partie restauré.

Des documents précieux dormaient... Gravats de plâtre, morceaux de bois, bouquets desséchés, tout y était. Le grenier de la sacristie aurait pu pendant longtemps encore abriter cet énorme monceau de débris si deux courageux concitoyens – Christine Boscher et Jacques Lemarié – n'avaient un jour empoigné les pelles pour le grand nettoyage. Non sans quelque arrière-pensée. Qui n'a jamais vidé un grenier sans espérer une découverte im-

prévue? Encore faut-il aller patiemment, soulever à force de bras de pesantes pelletées et ne pas craindre les nuages de poussière. Mais quelle émotion et quelle récompense lorsque apparaît soudain un tas de feuillets et même un long registre avec un reste d'ancienne reliure.

Ces vieux grimoires sont en fait de précieux documents : tous les comptes de la fabrique de l'église depuis 1551 jusqu'à la fin de l'Ancien Régime et même au-delà. Vie quasi-quotidienne de la communauté religieuse, autant dire tout le monde, ses ressources ses dépenses, ses comptes scrupuleusement enregistrés au fil de chaque année. Une partie de la mémoire des ancêtres est réapparue. Une plage déserte de l'histoire de l'église vient de s'animer. Merci donc à nos deux «découvreurs» qui ont travaillé, il faut le signaler, par une journée caniculaire du dernier mois d'août!

Nicole Plé



La Vierge à l'oiseau. Bois polychrome du XV^e inscrit à l'inventaire des Monuments historiques en 1977.

GISORS VU PAR LES HISTORIENS ROMANTIQUES : DE BELLES LÉGENDES!

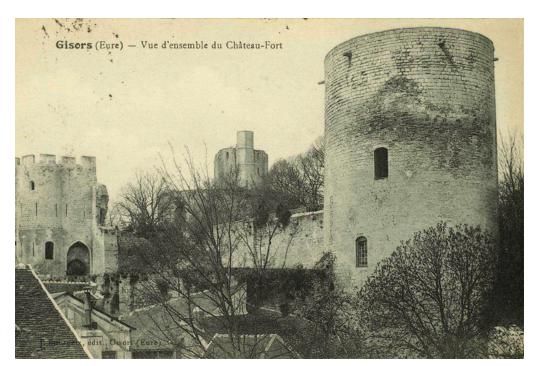
par Jean-Claude Viel

Le clou de Poulain

Nicolas René Potin de la Mairie, maire de Gisors entre 1820 et 1826 fut longtemps considéré comme un historien faisant autorité. Dans un texte intitulé *Lettre sur Gisors*, publié en 1833 dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Belles-lettres du département de l'Eure il évoquait les châteaux de Gisors et de Neaufles-Saint-Martin.

Relire aujourd'hui cette Lettre permet de comprendre comment cet historien du début du XIX^e siècle, marqué par le romantisme, voyait l'histoire. Si quelque faits qu'il rapporte sont inexacts et doivent être corrigés à la lumière des connaissances historiques contemporaines, il est aussi clair que notre auteur raconte des histoires plus qu'il n'écrit l'« Histoire », comme si les légendes et autres récits merveilleux étaient des faits indiscutables. C'est un Moyen Âge fantasmé qui transparaît dans les nombreuses pages que l'auteur consacre aux souterrains ou aux trésors, pages pittoresques mais





bien loin des réalités historiques. Un Gisorsien ne pouvait manquer d'évoquer son château et sa célèbre tour du prisonnier ornée de sortes de bas-reliefs que connaissent tous les visiteurs. Ces sculptures seraient l'œuvre d'un prisonnier nommé Poulain, puisqu'on peut y lire l'inscription latine «Ô Mère de Dieu, souviens-toi de moi. Poulain ». Une tradition veut qu'il serait un fils illégitime de Charles Ier de Bourbon, archevêque de Rouen, que les Ligueurs tentèrent d'imposer comme roi de France à la place d'Henri IV, après l'assassinat d'Henri III. Mais les faits et les certitudes font défaut, ce qui a permis aux écrivains romantiques de laisser le temps, la nuit, la nostalgie, le pittoresque, le pathétique et le fantastique baigner ces lieux.

Un clou fut suffisant, nous dit Potin de la Mairie, pour réaliser un chef d'œuvre et pour s'évader. «On dit que sous le règne de François, un prisonnier d'état, enfermé dans cette sombre demeure, fit d'un clou qu'il arracha à la porte de son cachot, le ciseau qui a laissé à la postérité cette preuve impérissable de la patience et de l'ennui d'un infortuné. Il resta là, dit-on, pendant une vingtaine d'années, et, au bout de ce temps, la seule ressource, le seul ami du prisonnier, son clou, son précieux clou, usé par un long travail, se rompit; il ne put survivre à cette perte, il mourut de chagrin. Une autre tradition suppose, qu'à l'aide de son clou, le prisonnier parvint à s'échapper. On remarque dans la tour, au-dessous de chaque meurtrière, des trous

La tour du prisonnier de Gisors. D'après une lithographie, 1825

Le château de Gisors. D'après une lithographie, 1825



Le prisonnier de Gisors, enchaîné, en train de sculpter son œuvre. D'après une lithographie, 1825 qui peuvent servir à y monter. On croit que le prisonnier s'évada par une de ces meurtrières, et que les bas-reliefs qu'il sculptait servaient à cacher le travail qu'il faisait dans le dessein de s'échapper. »

Belle sagesse, la Dame Blanche

La reine Blanche d'Évreux (ou de Navarre), veuve de Philippe VI de Valois, fut aussi dame de Gisors et de Neaufles; elle mourut au château de Neaufles le 5 octobre 1398. Cette grande dame, surnommée Belle Sagesse par ses contemporains apparaît aussi dans l'histoire de Gisors telle que la conçoit un autre historien du milieu du

XIX^e siècle, Gédéon Dubreuil, (Gisors et ses environs, Paris, 1857) Il aurait des informations inédites sur le prisonnier de Gisors : son identité et sa tombe! Il affirme que les personnes qui ont pénétré dans le souterrain qui part du château (elles n'ont eu que « quelques pierres à lever pour en découvrir l'orifice») ont pu aller jusqu'à «la double grille qui entoure le tombeau du Prisonnier de Gisors et celui de sa fille, - fille de la reine Blanche d'Évreux. » Un jour, le prisonnier fut mortellement blessé en tentant de s'échapper pour rejoindre la reine et « après le baiser d'adieu donné à Blanche et à sa fille, il trépassa; et fut enterré à l'entrée du souterrain de la tour de Neaufles.»

Ainsi, la digne reine aurait eu une fille illégitime d'un homme retenu prisonnier à Gisors. Une belle histoire d'amour peut-être, mais l'auteur confond les dates : les bas-reliefs datent clairement de la Renaissance alors que la reine Blanche qu'il évoque vivait au XIV^e siècle! On eût aimé que l'auteur appuyât ses dires sur quelques justificatifs : l'existence d'un tombeau avec une «double grille», et les amours clandes-

tines de cette reine sont pour le moins surprenantes! On a affaire ici plus au travail d'un romancier qu'à celui d'un historien.

Les souterrains et salles mystérieuses

Près de Gisors se dressent les restes du château de Neaufles-Saint-Martin où la reine résida. Potin de la Mairie semble bien connaître ce lieu : « De l'ancien château fort de Neaufles il n'existe plus que la moitié d'une tour [...] On assure que cette tour, bâtie à une lieue de Gisors, communiquait avec le château de cette ville, par un long souterrain qui passait sous la petite rivière de la Lévrière. »

Qui n'a entendu des histoires de souterrains? Un ami, ou un ancien ou même un guide nous a expliqué que de tel château part un souterrain qui débouche dans la campagne ou qui rejoint un autre château, à plusieurs kilomètres de là. A Gisors, Gédéon Dubreuil soutient qu'il existait un vaste réseau : le tunnel entre Gisors et Neaufles se prolongeait jusqu'à Château-sur-Epte une douzaine de kilomètres plus loin, et repartait jusqu'au Château Gaillard à une vingtaine de kilomètres! Et il ne s'agissait pas d'un boyau étroit, au contraire il était si large que «trois hommes [y] marchent aisément de front ». Nul doute n'est possible, «ce souterrain existe encore, bien qu'effondré dans plusieurs parties de son parcours... Des habitants de Neaufles, encore existants aujourd'hui, y sont descendus» affirme Dubreuil.

Potin de la Mairie, lui, connaît le secret d'une «salle mystérieuse dans le château où un trésor immense est caché [...] De formidables grilles en défendent l'approche. Il n'y a qu'un moment

Gisant de Blanche de Navarre, abbaye de Saint-Denis





dans l'année où il soit possible de pénétrer dans cette obscure demeure, c'est le jour de Noël, à l'instant où le célébrant lit la généalogie. Alors, les obstacles qui s'opposent aux efforts de ceux qui auraient voulu s'enfoncer dans cette merveilleuse caverne se dissipent comme par enchantement, les flammes diaboliques s'éteignent, le gardien infernal du magique trésor s'endort, et toutes les richesses peuvent devenir la proie du premier audacieux qui aura osé tenter l'aventure. Mais si cet audacieux prend mal ses mesures, malheur à lui! La généalogie achevée, les grilles se referment, les flammes se rallument, le démon se réveille, et celui qui se trouve alors dans le souterrain de la reine Blanche ne reverra jamais la lumière des cieux.»

Curieusement la légende de Neaufles offre une grande ressemblance avec celle de l'ancienne abbaye de Pacy-sur-Eure où se cachait un trésor gardé par douze chevaliers et accessible aux plus téméraires seulement quelques instants le jour de Noël.

La Lettre sur Gisors explique aussi comment la reine Blanche, devenue chef de guerre (!) « se retira avec sa troupe sur la colline où se détachait au milieu des arbres, le château blanchâtre et déjà démantelé de Neaufles. Les ennemis cernèrent ce point de toutes parts, certains qu'au point du jour la reine de France serait leur prisonnière. Le jour parait, la tour ruinée est escaladée sans obstacle, un silence profond y règne. [...] Blanche et ses chevaliers semblent s'être évanouis comme l'ombre de la nuit devant les premiers rayons de l'aurore. [...] La reine, rentrée dans Gisors par le mystérieux souterrain apparaît tout à coup et l'ennemi épouvanté fuit sans se défendre.»

Nous sommes là dans l'imaginaire, tout comme avec un de ses contemporains, le vicomte Walsh (Souvenirs de voyage, publié en 1842) : «L'aurore paraît, ils s'élancent impatients vers la citadelle ruinée, où Blanche ne peut s'échapper. Oh surprise ils montent sans obstacle, les murs sont déserts; pas un soldat, pas une arme, pas un drapeau. Les guerriers de Blanche et Blanche elle-même se sont évanouis avec l'aurore, comme les vapeurs de la vallée. [...] Tandis que sous les remparts solitaires de Neaufles, leur imagination se nourrit de fantômes et se perd en conjectures, Blanche soudain s'élance hors des murs de Gisors, fond comme la foudre sur l'ennemi épouvanté de ces sortilèges, et remporte une victoire complète.»



Moins imaginatifs mais plus exacts, les historiens modernes disent que le château de Neaufles-Saint-Martin faisait partie des défenses anglo-normandes édifiées au XIe siècle face aux Français. Plus tard, ayant perdu toute fonction militaire, il fut démantelé sous le règne d'Henri IV et seul subsiste le donjon, en partie éventré, nommé «Tour de la Reine Blanche» en mémoire de la seconde épouse de Philippe VI, qui y vécut et y décéda en 1398. Après 1196, le château ne fut plus jamais attaqué et il n'existe aucune preuve ni la moindre présomption que la Reine ait jamais pris la tête d'une troupe armée et combattu (contre qui, d'ailleurs?) comme il est affirmé ici. De plus, le château était une résidence royale habitée, loin d'être la ruine fantomatique qu'imaginent nos auteurs.

La Lettre sur Gisors ou d'autres textes contemporains montrent comment nos historiens de l'époque romantique voyaient un château médiéval: un lieu sombre, plein de dangers, avec des souterrains interminables où se trouvent de mystérieux tombeaux. Des forces obscures régnaient dans ces murs à demi ruinés. De malheureux prisonniers y mourraient, enchaînés à vie dans des cachots; des démons gardaient des trésors fabuleux; une reine (blanche, évidemment, mais cette fois l'histoire est en accord avec la légende) y vivait. Sortilèges, mystères et secrets hantaient les vieilles pierres. L'imagination des auteurs se nourrissait d'ombres et de fantômes, de sortilèges et de secrets. Ces historiens nous révèlent leur vision du monde, celle que porte la pensée romantique, qui tend à mêler légendes et faits documentés, réalité historique et fantasmes.

Jean-Claude Viel

Des fouilleurs émergent du souterrain de la tour de Neaufles. Lithographie, 1825.

Tour de Neaufles au début du XX° siècle, démantelée par Henri IV puis Mazarin.

NOS VIEILLES LÉGENDES

par Albert Doucerain

Albert Doucerain, avocat et secrétaire perpétuel de la Société libre de l'Eure pendant de longues années nous a fait découvrir des récits extraordinaires, des légendes dans lesquelles s'inscrivent les traditions et «où se découvre le mieux l'âme d'un peuple», disait-il.

Il ajoutait, citant Victor Hugo « Qu'il peut y avoir autant de l'esprit d'un siècle dans une humble légende que dans les pages les plus véridiques de l'histoire¹. »

Nous remercions son petit fils, me Pascal Doucerain, membre également de la Société libre, pour nous avoir accompagné dans cette adaptation du texte de son grand-père.

C'est à la veillée, parmi les gens du village, que fleurit la légende, l'histoire que l'on se raconte traditionnellement, qui passe de génération en génération et qui est un témoignage si curieux de l'âme paysanne, de l'âme provinciale. La Normandie est riche en ce domaine et une Rouennaise, Amélie Bosquet nous en a donné la preuve dans un lourd volume paru en 1845².

Les légendes y sont nombreuses dans le département de l'Eure; elles sont ou religieuses, ou historiques, ou topographiques, ou romanesques, ou merveilleuses, et il faut choisir entre elles.

À Évreux, l'abbaye de Saint-Taurin nous conduit sans détours, par le pont du Bois-Jollet, au canal de la reine Jeanne.

Cette reine fut Jeanne de France, fille du roi Louis X le Hutin, femme de Philippe et mère de Charles le Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre, dont le portrait figure dans l'une des plus hautes verrières du chœur de notre cathédrale.

En deux mots, voici en quoi consiste la légende de la reine Jeanne.

Un jour qu'elle avait confessé un péché sans doute plus lourd que les autres, elle reçut de son confesseur, dit-on, cette pénitence : elle ne pourrait revenir prier dans la cathédrale que si elle trouvait le moyen de s'y rendre autrement qu'à pied, à cheval ou en carrosse.



C'est alors que l'idée lui vint de faire creuser, depuis le château de Navarre, résidence des comtes d'Évreux, jusqu'à la cathédrale, le canal qui porte son nom et qu'elle inaugura triomphalement en bateau. M. René Herval a conté cette belle histoire dans la Normandie illustrée, sous la forme la plus littéraire et la plus attrayante.

Cette jolie légende n'est pas la seule à laquelle notre gracieuse rivière donna naissance.

Il faut que je vous conte la légende du Sec-Iton.

La légende du Sec-Iton

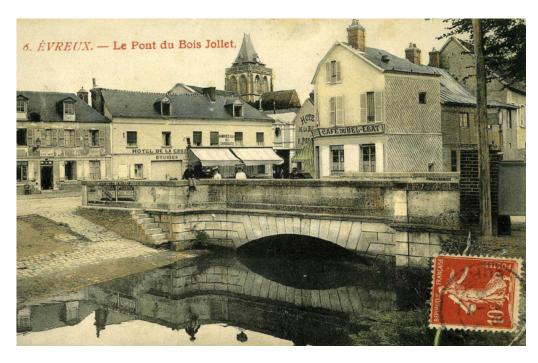
On donne le nom de Sec-Iton à l'ancien canal naturel que suivait autrefois le bras de l'Iton qui se dirige vers Breteuil, avant que celui-ci n'eût pris un cours souterrain.

Or, pourquoi ce bras de l'Ilon a-t-il pris un cours souterrain?

C'est à Villalet, au-dessous de

Livre d'heures de Jeanne de Navarre de Jean Le Noir, v. 1336-1340 (Jean Le Noir Bnf - lic wiki commons)

> Le canal de la reine Jeanne et le Pont du Bois-Jollet au début du XIX° siècle. (Archives de l'Eure).



Damville, que disparaît cette rivière, et c'est là aussi qu'existait jadis un moulin à eau. Or, le meunier ayant refusé, certain jour, au Diable qui l'en priait, de lui faire traverser la rivière dans sa barque, Satan, qui craint l'eau froide non moins qu'un chat échaudé, fut violemment irrité de ce manque de complaisance. Maugréant avec amertume contre l'espèce humaine, tout comme s'il eût eu quelques droits à en attendre une réciprocité de bons services, il conclut ses violentes récriminations par une menace de vengeance.

Pour Satan, concevoir une méchante action, c'est l'exécuter; en moins de quelques heures, l'Iton prit son cours à une grande profondeur souterraine. Le Diable put alors traverser, à pied sec, le lit de la rivière; mais le malheureux meunier perdit, avec ses moyens de travail, l'heureuse aisance dans laquelle il avait vécu jusqu'alors.

La légende du Poirier à la Fileuse

Dans cette même région de Damville, la légende du Poirier à la Fileuse mérite aussi de retenir votre attention, d'autant plus qu'elle se rattache à l'aqueduc du Vieil-Evreux et à l'origine du nom de l'Iton, ce délicieux cours d'eau qui, en dehors des malodorantes périodes de curage, incite à comparer notre ville à une Venise Normande.

Vous savez tous que, la veille de l'Épiphanie, il est d'usage en Normandie et surtout dans les campagnes, que les domestiques se rendent dans leurs familles respectives pour tirer le gâteau des Rois. Cela vaut mieux que d'aller au dancing.

Or, à une époque bien éloignée de nous, un jeune berger cheminait



Le Petit Pâtre, huile sur toile (L. Riesener 1838). Musée du château de Saint-Germain-de-Livet (C.57.1.768- lic wiki commons).

en ce jour sur la route d'Évreux à Damville, tout près du Plessis-Grohan, par une soirée sombre et froide.

Il se rendait vers la demeure paternelle, tout fier de porter sur ses épaules le gigot et la galette traditionnels qu'il avait reçus de ses maîtres, et rêvant au bonheur qu'il allait causer aux siens. Mais voilà qu'en sortant de la forêt, dont les hauts arbres l'avaient abrité, il se voit enveloppé par un tourbillon de neige qui, lui faisant perdre la respiration et la vue de son chemin, le force à chercher un refuge dans la cavité d'un vieux poirier, près duquel il se trouvait en ce moment. Il était là depuis quelque temps lorsque, à l'approche de minuit, la tempête redouble de violence, les branches de l'arbre qui l'abrite s'agitent en tous sens, le tronc luimême, cédant aux efforts du vent, se penche en laissant échapper de sourds gémissements, et, chose incroyable, au milieu de tout ce tumulte, le jeune pasteur croit entendre au-dessus de sa tête le ronflement d'un rouet tournant avec une incroyable vitesse. En vain, il cherche des yeux l'étrange fileuse qui s'amuse, par un temps pareil, à dévider son fuseau, il n'aperçoit que des flocons de neige qui se croisent ou s'entassent sur les branches de son poirier.

Pourtant il ne peut douter de la réalité, ce son lui est si familier, il a résonné si souvent à ses oreilles aux veillées de la ferme, qu'il ne peut s'y tromper.

Sous l'impression d'un sentiment indéfini de doute et de crainte à la fois, semblable au limaçon qui pressent un danger, il se renfonce au fond de sa cachette. À cet ins-

tant le vent redoublant d'impétuosité, le ronflement qu'il avait entendu devient de plus en plus distinct; il lui semble qu'il s'approche et qu'il descend même du sommet des branches dominant sa tête.

Notre homme saisi de terreur et croyant à chaque moment voir se dresser devant lui l'ombre de quelque sorcière des environs, prend la fuite à toutes jambes et arrive hors d'haleine chez ses parents, où seulement il s'aperçoit de l'oubli qu'il a fait dans le creux de son poirier du gigot et de la galette qui devaient faire les honneurs du souper.

Quand il eut raconté aux siens, avec les enjolivements d'une imagination effrayée, l'aventure qui venait de lui arriver, vous pensez bien qu'il ne se trouva personne d'assez osé pour retourner chercher les pièces du festin, qui devint la proie de quelque quadrupède affamé, surpris d'une pareille trouvaille.

Le bruit de cette aventure merveilleuse ne tarda pas à se répandre aux alentours, et on ne douta pas que quelque fileuse invisible n'eût l'habitude de venir, la veille des Rois, à minuit, filer sa quenouille dans notre poirier, qui conserva dès lors, jusqu'à sa disparition, car il n'est plus, le nom de Poirier à la Fileuse.

La légende du poirier à la fileuse a cependant trouvé une explication toute prosaïque. S'il n'a jamais existé ni rouet ni fileuse, le bruit qui les simulait était parfaitement réel et sincère. En effet, tout en face du poirier à la fileuse, de l'autre côté de la route, il existait — et il existe encore — sous une touffe d'épines noires, au niveau du sol, un reste de maçonnerie, aussi dur que du granit, indiquant le passage en cet endroit d'un ancien aqueduc qui a donné son nom au bois de chênes voisin, appelé le Bois des Tonnelles.

Quand, dans l'hiver et les jours de tempête, le vent s'engouffrait sous la voûte de cet aqueduc, dont l'une des ouvertures était tournée vers l'ouest, du côté de l'arbre, il se produisait un roulement ou chantonnement sourd qui, ressemblant à s'y méprendre au bruit que fait un rouet en tournant, causa tant de frayeur au crédule berger.

Le nom «Iton»

Permettez-moi, aussi, de vous citer une autre légende, concernant ce même aqueduc.

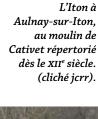
Dans l'origine, il avait été construit, à grands frais, pour conduire au Vieil-Évreux, l'eau qu'il prenait soit à Damville, soit à Condé. La veille de son inauguration, les ouvriers qui avaient exécuté ce travail, se présentèrent, dans le but d'obtenir une gratification, devant la châtelaine du Vieil-Évreux pour lui annoncer que le lendemain, s'il plaisait à Sa Grandeur et à Dieu, l'eau passerait à travers son domaine. À quoi la fière et noble dame répondit : Demain, à Dieu qu'il plaise ou non, Ici passera l'eau, DIT-ON.

On dit que c'est de là que dérive le nom Iton, donné à l'ondoyante rivière qui fait le délice des Ébroïciens, mais bien que François Rêver lui-même, dans son Mémoire sur les ruines du Vieil-Évreux, ait donné asile à cette légende, qu'il a recueillie dans l'Histoire de Normandie de Gabriel Dumoulin, il faut mieux le croire que d'y aller voir!

Je n'essaierai même pas de tirer une moralité quelconque de ces légendes et de ces contes, qui pourraient en comporter une, comme les fables de La Fontaine.

J'ai voulu seulement vous intéresser pendant quelques instants par un aspect de notre histoire locale qui a son charme, qui nous a permis de parcourir ensemble les forêts et les cours d'eau de notre département de l'Eure, si varié et si pittoresque, et — mon ambition en serait satisfaite — d'avoir réussi peut-être à vous le faire aimer un peu plus.

Albert Doucerain 14 mars 1928



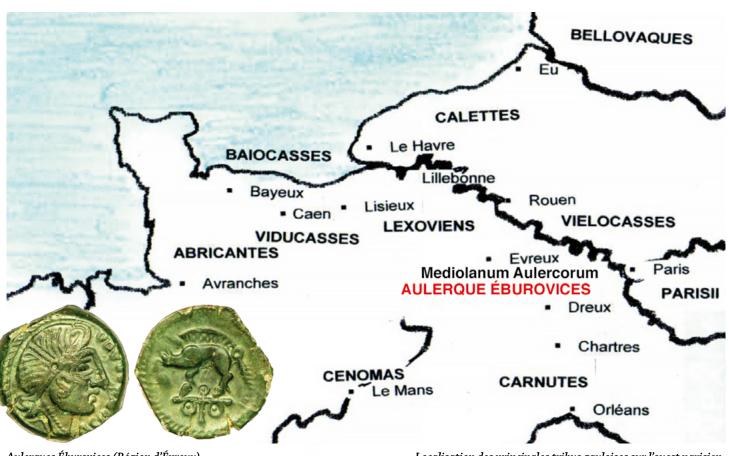


MEDIOLANUM AULERCORUM L'EURE GALLO-ROMAINE

par Pierre Wech,

Responsable d'opérations archéologiques. Mission archéologique départementale de l'Eure et Elie Rafowicz,

Responsable des collections archéologiques du Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux



Aulerques Éburovices (Région d'Évreux) Bronze à l'enseigne de sanglier. Datation : v. 50-40 AC. Localisation des principales tribus gauloises sur l'ouest parisien.

Évreux est une ville créée à la fin du 1^{er} siècle av. J.-C, lorsque la Gaule devient romaine. Divisée en trois provinces (Lyonnaise, Belgique et Aquitaine), la Gaule romaine est alors composée d'une soixantaine de « cités » qui correspondent à autant de territoires chacun doté d'une capitale, territoires dont les limites géographiques reprennent peu ou prou celles des peuples gaulois qui les habitaient avant la conquête. Évreux est l'une de ces capitales de cités, en l'occurrence celle des Aulerques Eburovices, le peuple gaulois établi sur un territoire correspondant à une large part du département de l'Eure actuel. Mais que savons-nous de ce peuple et de sa capitale? Les éléments qui seront présentés ci-dessous constituent une rapide présentation du bilan des connaissances concernant le site d'Évreux. Ils proviennent de la récente synthèse proposée pour la réédition actualisée de la Carte archéologique de la Gaule (dir. M. Provost, 2019).

À LA RECHERCHE DES AULERQUES ÉBUROVICES

À la fin de l'âge du Fer, au moment de la conquête des Gaules, César mentionne les Aulerques Éburovices à deux reprises. La première fois intervient lors de la révolte de 56 av. J.-C. qui voit nombre de peuples gaulois de l'Ouest prendre les armes contre l'envahisseur : « peu de jours après l'arrivée de Sabinus, les Aulerques Éburovices et les Lexoviens [peuple gaulois établi autour de Lisieux, voisin des Aulerques Éburovices] ayant massacré leur sénat qui était opposé à la guerre, fermèrent leurs portes et se joignirent à Viridovix» (De Bello Gallico, III, 17). La seconde fois se situe en 52 av. J.-C. lors du soulèvement général des peuples gaulois, pour lequel les Aulerques Éburovices fournirent 3 000 hommes à l'armée de secours à Vercingétorix (De Bello Gallico, VII, 75).

Ils sont également mentionnés par Pline l'Ancien (Histoire naturelle, IV, 107) et Ptolémée (Géographie, II, 7), ainsi que sur une inscription découverte à Limoges et qui mentionne un défunt décurion (comprenons un notable) des Aulerques Éburovices (CIL XIII, 1390 datée du IIe siècle; Deniaux 1990, p. 59). Nous ignorons cependant tout d'une éventuelle ville ou place forte de ce peuple : rien n'est clairement évoqué par le conquérant des Gaules, et l'archéologie n'a pour l'heure rien révélé.

En effet, la localisation de l'oppidum gaulois où devait siéger «le sénat local » mentionné par César est à ce jour inconnue, puisqu'aucune découverte archéologique n'est venue jusque-là confirmer l'hypothèse ancienne du site

du Catelier, sur le coteau Saint-Michel. Par ailleurs, les indices d'une présence gauloise à Évreux sont ténus, les découvertes étant pour l'essentiel anciennes et souvent mal ou insuffisamment documentées. Il s'agit pour l'essentiel de vestiges mobiliers isolés, principalement des monnaies gauloises dont on sait par ailleurs que leur durée de circulation s'étend au-delà de la conquête romaine. Quelques rares indices d'installations anciennes ont pu être mentionnés par le passé, mais sans pour autant que les éléments de datation présentés soient véritablement décisifs : dans la plupart des cas, une datation dans la seconde moitié du I^{er}siècle av. J.-C. semble parfaitement envisageable, renvoyant de fait l'interprétation gauloise au statut de pur fantasme.

Seules les découvertes réalisées en 1971, rue Buzot et préalablement à la construction d'un immeuble semblent susceptibles de relever d'une réelle occupation gauloise (Gallia, 30, 1972, p. 342-343). Sur ce site, les niveaux les plus anciens ont en effet livré des mobiliers, notamment céramiques, datables des deux derniers siècles de notre ère. Si l'existence d'une occupation gauloise à cet emplacement est donc envisageable, rien ne permet toutefois d'envisager autre chose qu'une installation limitée dans l'espace et surtout pas une ville.

Faute de preuve, il nous faut donc admettre que la ville romaine ne se superpose pas à une ville antérieure et que les Gaulois, bien que présents dans le secteur (comme en témoignent notamment les nombreuses fermes mises au jour sur les rebords de plateau environnants, au Long-Buisson ou encore à Parville) n'ont pas occupé le fond de la vallée de l'Iton à cet endroit.

ÉVREUX, VILLE ROMAINE

Une création ex nihilo

À l'instar d'autres capitales de cités gallo-romaines, comme Autun ou Périgueux, Évreux est donc une création romaine ex nihilo. L'installation des Aulerques Éburovices sur le site même d'Évreux, carrefour de voies importantes (vers Rouen, Les Andelys, Dreux, Chartres, Condésur-Iton, Brionne, Lisieux, Le Vieil-Évreux et Lutèce), remonte au plus tôt au troisième quart du Ier siècle av. J.-C. (soit entre 50 et 25 av. J.-C.). La ville est ainsi créée en tant que chef-lieu de la cité des Aulerques Éburovices, en même temps qu'émerge le site voisin de Gisacum / Le Vieil-Évreux. Il semble que les deux sites, aux fonctions complémentaires, fonctionnent comme les éléments d'un même ensemble fonctionnel, l'un revêtant les fonctions de capitale administrative, économique et politique, l'autre celles d'une capitale religieuse.

À Évreux, la mise en place d'une première trame urbaine semble dater du tout début du règne d'Auguste (entre 27 av. J.-C. et 14 ap. J.-C.). Ce premier réseau de rues suit alors «plus ou moins le relief » en évitant les zones humides ou inondables. Le fond de vallée et son versant sud sont par la suite progressivement aménagés, sans doute pour pallier les désagréments liés à de fréquentes inondations. Le rythme et l'extension de ces travaux sont difficiles à définir. Certaines zones semblent ainsi remblayées, tandis que d'autres font apparemment l'objet d'importants terrassements destinés à niveler des anomalies topographiques, et ce dès la période augustéenne, comme cela a été suggéré en 2011 suite au diagnostic de l'ancien hôpital (Wech 2012 (2013), p. 164-165). Ces travaux paraissent en tout cas s'étaler sur une durée conséquente et témoignent manifestement d'une volonté de planification urbaine à une échelle importante (Wech 2012 (2013), p. 158). On peut également penser, même si nous ne disposons pour cela d'aucune preuve, que l'Iton a pu être canalisé dès cette époque.

Un nom pour une ville : Mediolanum Aulercorum

Évreux est donc une ville gallo-romaine. Le plus ancien document mentionnant son nom, Mediolanum Aulercorum, ne remonte cependant qu'au II^e siècle ap. J.-C. Il s'agit d'une inscription découverte non loin de la Place de l'Hôtel de Ville actuelle (CIL XIII 3202; Deniaux 1990). À la même époque, le géographe Ptolémée mentionne en langue grecque la ville de Mediolanion (Géographie, II, 7).

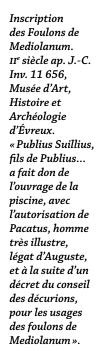
L'inscription retrouvée Place de l'Hôtel de Ville, connue sous le nom de «l'inscription des foulons de Mediolanum», a été mise au jour en novembre 1846 par l'Inspecteur des Monuments historiques de l'Eure, Théodose Bonnin, archéologue qui dirige les dernières campagnes de fouille à Gisacum au Vieil-Évreux quelques années plus tôt. Elle constitue encore aujourd'hui la seule mention épigraphique du nom de la ville antique. Elle atteste également l'existence d'une corporation importante travaillant la laine, celle des foulons.

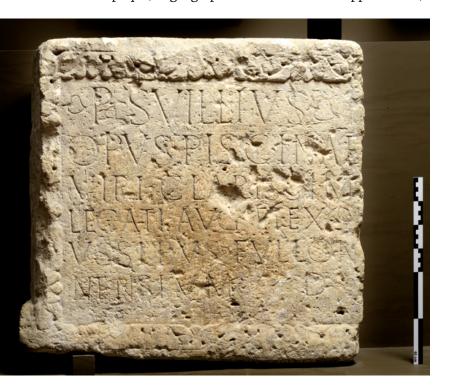
Habitat et traces d'occupation au I^{er} siècle av. J.-C.

Les premiers habitats identifiés par l'archéologie sont implantés sur le versant sud-est de la vallée de l'Iton, à l'abri des débordements de la rivière. Ils apparaissent, en même temps qu'un premier réseau de rues, dans le troisième quart du I^{er} siècle av. J.-C. Ces habitats suivent les traditions de construction en torchis sur poteaux de bois et sols en terre battue.

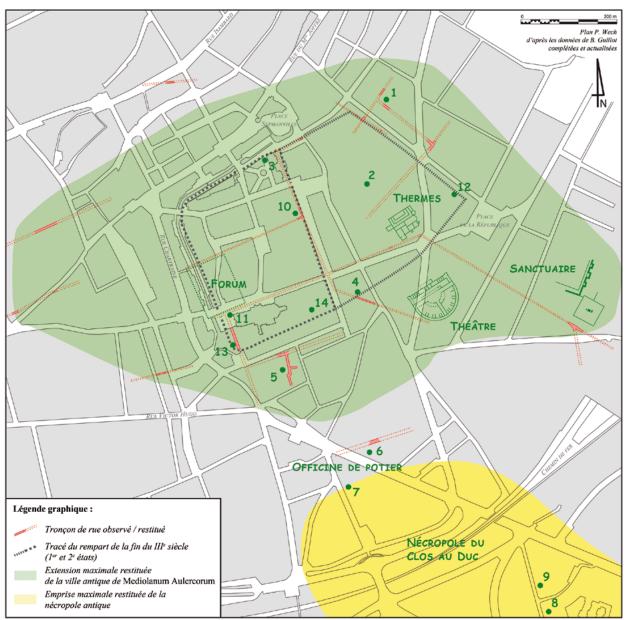


D'une façon générale, les sites d'habitat datés de la fin Ier siècle av. J.-C. sont difficiles à identifier car ils ont été recouverts et parfois détruits par des habitats plus tardifs. Seules des fouilles bien conduites permettent, le cas échéant, d'en mettre au jour des vestiges, comme ce fut le cas rue Saint-Louis (fouille dirigée par J.-L. Collart et Fl. Carré, en 1983-1985), où ont été dégagés les vestiges d'un quartier d'habitations modestes en torchis-colombage, organisé autour d'une voie. La toute première occupation, peu structurée, s'organise là autour d'un chemin de terre bordé de palissades. Le chemin est empierré aux alentours des années 30 av. notre ère et ses abords apparaissent plus densément occupés durant le dernier quart du Ier siècle av. J.-C., avec la construction de bâtiments sur poteaux, dont l'un abritait des foyers: Collart 1988, p. 23-25. La fouille a en outre permis de suivre l'évolution de ce quartier jusqu'au III^e siècle ap. J.-C.









LA VILLE DU HAUT-EMPIRE La trame urbaine.

La trame urbaine de Mediolanum Aulercorum se met en place dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C., à l'époque augustéenne, et s'adapte plus ou moins à la configuration naturelle du terrain et au tracé de la vallée à cet endroit, en évitant sans doute les zones marécageuses. La trame s'étend ensuite vers le sud-ouest, au fur et à mesure que la cité se déve-

loppe. Elle est définitivement fixée au II^e siècle ap. J.-C.

De ce quadrillage urbain, les fouilles récentes et les observations anciennes ont permis de localiser quelques tronçons de rue (rue Georges Bernard, rue Buzot, rue Saint-Louis, rue Lépouzé, rue de la Justice) et de mettre en évidence ses orientations générales. Les observations récentes de cette trame urbaine indiquent que les rues gallo-romaines d'Évreux n'ont jamais été dallées. Ces rues sont parfois bordées de fossés, étayés par des

planches ou laissés à ciel ouvert, qui forment un réseau de canalisations ou d'égouts. Au passage des chaussées, ces fossés sont recouverts par un plancher supportant le niveau de circulation. L'accès aux maisons se fait dès lors par des ponts en bois permettant de traverser les fossés.

Développement de la cité au I^{er} siècle ap. J.-C.

Les vestiges et traces d'occupation sont plus nombreux pour



Fouilles de l'îlot Saint-Louis. Mission Archéologique départementale de l'Eure, toujours en cours.

la période du Ier siècle ap. J.-C. et témoignent manifestement d'une extension du tissu urbain vers l'ouest. Les techniques de construction évoluent peu et l'on retrouve toujours principalement des vestiges d'édifices en terre et bois. Les plans des habitats semblent en revanche se complexifier même si rares sont les fouilles qui permettent d'obtenir la vision complète d'une maison. Les fouilles de la rue Saint-Louis montrent une continuité de l'occupation au tournant de notre ère. C'est à cette époque que le quartier reçoit son organisation définitive, le découpage parcellaire n'évoluant ensuite que très marginalement jusqu'au IIIe siècle. La rue, large d'environ 8,8 mètres, est réaménagée et bordée d'égouts peu profonds à coffrage de bois. Aucun trottoir n'a cependant été mis en évidence. Les bâtiments qui s'alignent sur la rue, présentent des plans simples avec deux pièces en façade, encadrant un couloir menant à une troisième pièce située en arrière et donnant sur une cour. Les sols sont en craie damée ou en gra-

vier, et les murs édifiés sur des sablières basses ou des solins en silex. Un incendie semble ravager le secteur durant le règne de Vespasien (69-79), entraînant la reconstruction des bâtiments suivant les mêmes principes directeurs: Collart 1988, p. 25-27. Le diagnostic de l'ancien hôpital Saint-Louis, réalisé en 2011 sous la direction de P. Wech, a permis de mettre au jour, dans plusieurs sondages répartis sur toute l'emprise étudiée, des vestiges de probables habitats antiques dont l'occupation s'étale de la fin du Ier siècle av. J.-C. au tout début du IIIe siècle. La surface des différents sondages ne permet en revanche nulle part de restituer un plan complet de maison ni même de restituer la fonction des espaces partiellement dégagés.

Les murs sont tous édifiés en torchis – colombage, ce qui ne les empêche pas d'être ensuite revêtus de décors peints parfois très raffinés. Les fondations sont en revanche de plusieurs natures : simples solins de pierre, radier en craie damée ou même murbahut maçonné au mortier. La

plupart des sols sont en terre battue. Quelques rares espaces comportaient des aménagements en craie damée et un seul exemplaire de sol en mortier a été reconnu. Des aménagements internes ont parfois été mis au jour, principalement sous la forme de puits ou de foyers, tandis que le mobilier collecté est apparu abondant et diversifié (très nombreux tessons de céramique, fragments de verreries, quelques monnaies, appliques en alliage cuivreux, cochlear (cuillère) et épingles en os,...): Wech 2012 (2013).

MEDIOLANUM AULERCORUM, CAPITALE DE CITÉ: PARURE MONUMENTALE ET CONSTRUCTIONS PUBLIQUES

Au II^e siècle, époque considérée comme «l'âge d'or» de l'Empire alors dirigé par la dynastie antonine, Mediolanum Aulercorum atteint son extension maximale.

estimée à 60 hectares. En tant que capitale de cité, elle est logiquement dotée d'une parure monumentale. Ses notables, organisés en un sénat local comme dans toutes les villes de l'Empire, ont rivalisé pour doter leur ville de constructions publiques monumentales. Durant l'Antiquité, la charge de magistrat local s'inscrit en effet dans une politique d'évergétisme : s'il existe bien des caisses publiques, la majorité des dépenses pour la cité est assurée directement par ses notables, qui en retirent prestige et poids politique.

De quels bâtiments publics la cité dispose-t-elle? À l'heure actuelle, l'archéologie a révélé quatre ensembles : d'abord une grande place publique (un forum), mais aussi un théâtre, de grands thermes publics ainsi qu'un ensemble cultuel.

Le forum et ses abords immédiats

On localiserait volontiers le forum de la ville antique dans le secteur de la rue de la Petite Cité. De nombreuses découvertes et mentions anciennes permettent en effet d'y localiser des constructions monumentales, dont l'existence a été au moins partiellement confirmée par des fouilles et surveillances réalisées entre 1978 et 1981 lors des travaux d'extension de la Caisse d'Épargne.

Les vestiges qui y ont été mis au jour consistent notamment en une vaste esplanade pourvue d'un dallage de calcaire plus ou moins régulier, dont les éléments, épais en moyenne d'une dizaine de centimètres, sont ajustés à sec. Cette esplanade a été reconnue sur plus de 1 000 m² et se prolonge hors de l'emprise explorée, aucune limite claire n'ayant alors été repérée :

Follain, Halbout 1981, p. 2. Le dallage était limité à l'est du chantier par un mur monumental maçonné. Une base de colonne attique d'un diamètre de 70 centimètres a également été mise au jour à proximité. L'hypothèse d'un podium ou d'un mur stylobate a été proposée, sans toutefois pouvoir être confirmée. Ce mur aurait pu supporter une colonnade corinthienne; Brunet, 1997, p. 106, 109 et 122. D'après les données collectées lors de la fouille, cette grande place dallée est aménagée à la fin du Ier siècle et son utilisation pourrait avoir perduré jusqu'au milieu du IIIe siècle :

Le théâtre

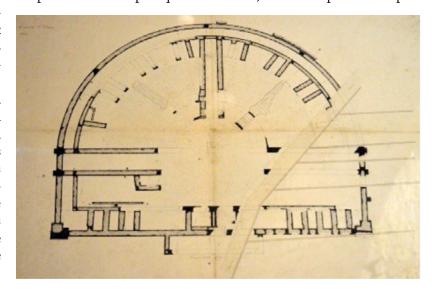
Follain, Halbout 1981, p. 7.

L'espace délimité par la rue du Théâtre romain au nord, le boulevard Pasteur à l'est, la rue de la Justice au sud et la rue Lépouzé à l'ouest, laissait apparaître, jusqu'en 1873, les vestiges du théâtre antique. Celui-ci est établi à la base du coteau menant au plateau de Saint-André, aux lieux-dits Grimperel, Clos Sarrazin ou Châtel des Sarrazins. Le site a été fouillé, en 1843 et 1844, par Théodose Bonnin. Le plan et les coupes qui ont



duits dans l'Atlas publié en 1860 sous le titre: Les Antiquités des Éburovices (pl. V et VI); Bonnin 1860. D'après ces plans, le théâtre mesurait 73 mètres de diamètre extérieur, avec un rayon pris au centre de l'orchestra de 36 mètres. De nombreuses erreurs sont cependant avérées dans ces documents qui, de fait, ne s'avèrent pas fiables: Gerber 1994 (1995)b, p. 97.

Sur la base de fouilles réalisées en 1967 par deux propriétaires et de la triangulation de quelques portions de murs encore visibles en 1989, F. Gerber a pu localiser pré-



Plan du théâtre de Mediolanum Aulercorum, Théodose Bonnin, in : Les Antiquités des Éburovices (pl. V), 1860.



cisément et vérifier les mesures du théâtre, déterminant ainsi un diamètre de 97 mètres : Gerber 1991a, p. 20; Gerber 1994 (1995) b, p. 67-68. Moins vaste que celui du Vieil-Évreux, on estime néanmoins qu'il pouvait contenir jusqu'à 6 000 personnes et devait rentrer dans la catégorie des théâtres-amphithéâtres. Lors des travaux d'extension du chauffage urbain, en 2021, certaines maconneries de l'édifice ont pu être à nouveau observées, confirmant si besoin était l'emplacement de l'édifice, situé en partie sous la rue Lépouzé.

Au nord-est du mur d'enceinte, en 1843, un fragment d'une dédicace à l'empereur Claude a été découvert, sans que l'on sache précisément dans quel contexte. Il s'agit d'un des seuls éléments mobiliers issu des fouilles de T. Bonnin qui nous soit parvenu: Brunet 1997, p. 114. Gravée sur une pierre blanche (0,48 m x 0.33 m), cette dédicace semble datable du vivant de l'empereur, soit entre le 25 janvier 41 et le 13 octobre 54. Il est possible que Claude ait contribué à la construction ou la réfection du théâtre de Mediolanum Aulercorum: nous savons que cet empereur a mené une politique édilitaire très importante en Gaule, où il était né, et qu'il a accordé la citoyenneté romaine à de nombreuses cités gallo-romaines.

Les thermes publics

La cité est dotée de grands thermes publics, situés dans l'ilot Saint-Louis. Le site est connu de longue date pour la présence de vestiges monumentaux et la présence de thermes y est ainsi suspectée au moins depuis le XIX^e siècle. Les fouilles de sauvetage réalisées en 1993, préalablement à la construction de la maternité, en ont confirmé l'identification. Les thermes d'Évreux sont aujourd'hui le bâtiment public antique le mieux connu de la cité.

D'autres découvertes réalisées dans la ville depuis la fin du XVIII^e siècle permettent de supposer l'existence d'autres établissements thermaux ou installations balnéaires, notamment dans le secteur de la rue de la Petite Cité. Les mentions concernées sont cependant anciennes, le plus souvent peu précises et très limitées en surface. Elles ne permettent pas de définir s'il s'agit d'établissements publics ou bien d'équipements privés, liés par exemple à un habitat particulièrement aisé.

Conduite de mars à septembre 1993, la fouille de sauvetage des thermes, dirigée par F. Gerber, a permis d'explorer ce grand ensemble balnéaire sur une surface de $1\,600\,\mathrm{m}^2$. Construits aux alentours de $1\,80$, ils ont été érigés « d'un seul jet », sur un terrain déjà probablement occupé par un balnéaire plus ancien.

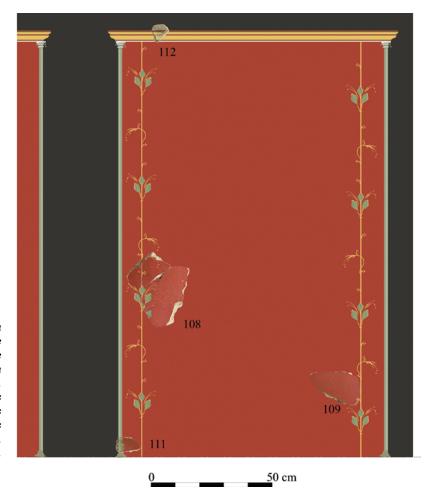
Le plan des thermes, ou tout du moins des pièces thermales, peut être presque totalement restitué sur la base des observations réalisées lors de la fouille. Le parcours du baigneur peut donc être reconstitué. Signalons toutefois que ni les latrines, ni la palestre, ni d'éventuelles boutiques n'ont été mises en évidence. Le «bloc thermal» semble s'inscrire, en l'état actuel de nos connaissances, dans un rectangle de 47 x 48,5 mètres, soit environ 2 300 m². Cette superficie, si on lui adjoint les cours extérieures partiellement explorées, peut sans doute être portée à 4 000 m², dont 2 850 m² bâtis environs : Aupert et alii 1997b, p. 21.

Le parcours du baigneur commence par le vestiaire, qui se présente sous la forme d'un espace rectangulaire d'environ 56 m². Immédiatement au sud, un espace de plan octogonal et d'une superficie de 38 m², demeure assez énigmatique et pourrait, selon les hypothèses, avoir accueilli un hall d'apparat ou une salle de friction et d'onction.

Restitution du théâtre de Mediolanum Aulercorum par Alphonse Chassant (1808-1907), Fonds patrimonial de la Médiathèque Rolland Plaisance d'Évreux, Fonds Chassant (LXVII).

Fragment d'inscription portant une dédicace à l'empereur Claude, 41-54 de notre ère. Inv. 11654. Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux «À César Auguste Tiberius Germanicus, Père de la patrie. Tiberius Claudius [cognomen], flamine de Rome et Auguste.»





Restitution du décor du vestiaire des thermes de Mediolanum Aulercorum.
Centre d'Études des Peintures Murales
Romaines,
Soissons, 2021.

des thermes, financée par le Musée d'Évreux et menée par le Centre d'Études des Peintures Murales Romaines de Soissons, a permis de restituer le décor peint du vestiaire : très soigné, il présente une alternance de panneaux rouges et d'inter-panneaux noirs, séparés par une colonnette en deux nuances de vert rehaussée de traits perpendiculaires soulignant un chapiteau. Le vestiaire et le possible hall d'apparat ouvrent, à l'ouest, sur une galerie à plan en U. Couvrant une surface totale de 393 m², cette galerie double sur trois côtés un portique entourant lui-même une natatio (piscine froide). Celle-ci, accessible à l'est par un escalier de trois marches, présente un plan rectangulaire et une superficie de 210 m². Profonde de moins d'un

mètre, elle était pourvue, sur le

La récente étude des enduits peints

fond et les parois, d'un dallage en calcaire blanc.

La galerie, dessert aussi un frigidarium (pièce froide) dont la surface totale atteint 268 m². De plan rectangulaire et revêtu d'un dallage calcaire, il comporte, dans une première phase, deux bassins avec banquettes, dotés d'un système de trop-plein. Dans un second temps, une grande piscine est ajoutée au centre de la pièce. De plan oblong, cette piscine couvre une superficie d'environ 55 m², pour une profondeur maximale de 1,1 mètre (soit une contenance estimée à au moins 60 m³). Son pourtour est pourvu d'une margelle de dalles calcaires, large de 0,5 mètre. Le fond et les parois de la piscine étaient pourvus d'un dallage / placage calcaire et un escalier permettait d'y descendre.

En traversant le frigidarium, on accédait, au sud, à un ensemble de quatre pièces chauffées, disposées en enfilade et occupant toute la partie méridionale de l'édifice. D'abord un tepidarium (salle tiède), d'une superficie de près de 100 m² et doté d'un hypocauste (système de chauffe par le sol), dont la fouille a livré quelques tesselles noires et blanches. Celles-ci permettent d'y restituer, malgré l'absence de sol conservé, un revêtement mosaïqué, le seul connu dans les thermes. Après le tepidarium, un espace de sudation en atmosphère sèche (asse sudatio) a pu être mis en évidence. Ce sauna, doté d'un système de chauffage indépendant, présente là aussi un sol en dallage calcaire. Une porte donnait ensuite accès, à l'ouest, à la troisième pièce chaude, interprétée comme un caldarium. D'une superficie de 150 m², elle présente un plan rectangulaire, adjoint au nord d'une abside qui devait accueillir un bassin d'environ 18 m². Situé directement au-dessus du canal de chauffe du praefurnium (four de chauffe), celui-ci devait être en lien direct avec une chaudière qui lui garantissait une eau particulièrement chaude. Un second bassin rectangulaire occupe la partie sud du caldarium. Il présente une surface de 25 m² pour une profondeur minimale de 0,5 mètre.

La quatrième et dernière pièce chaude, située à l'ouest de la précédente, n'a été que très partiellement explorée. Assimilable à un second caldarium, elle présentait un plan proche du précédent et disposait probablement d'un praefurnium indépendant. Cette pièce était augmentée, au sud, d'une extension incluant un probable bassin circulaire, portant la surface de cette salle à environ 240 m².

Immédiatement au nord des deux caldaria, un espace de service a été mis en évidence et exploré partiellement. Il comportait au moins un praefurnium, destiné à chauffer les pièces adjacentes. Il devait également accueillir les cuves permettant de chauffer l'eau, comme évoqué précédemment. Des éléments de poutrage en fer y ont été retrouvés et semblent se rattacher au système de soutènement de l'une de

La présence d'une palestre n'avait pu être ni confirmée ni infirmée lors des fouilles de 1993. Son existence demeurait donc hypothétique. Les fouilles récentes (diagnostic de 2011 sous la direction de P. Wech et suivi des travaux de démolition de l'hôpital en 2020 sous la direction de B. Vinot-Battistoni) ont livré des vestiges qui confirment la présence de la palestre ainsi que sa localisation au nord du bloc thermal.

Un projet de restitution 3D des thermes, porté par le musée d'Évreux, est actuellement en cours. Sur la base de nouvelles études de mobilier (enduits peints, système de couverture) et des apports récents de l'archéologie préventive, il vise à proposer un modèle 3D permettant de restituer le parcours du baigneur.

L'alimentation en eau des thermes demeure une question non résolue en raison, notamment, des limites contraintes de la fouille, mais aussi de l'état d'arasement des vestiges. Nous ne savons donc pas si les thermes étaient alimentés au moyen d'un aqueduc ou de tout autre système.

L'architecture de ces thermes se caractérise essentiellement par l'usage d'un petit appareil calcaire alternant avec des arases de briques (opus vittatum mixtum). La décoration se composait,





outre les dallages et placages calcaires déjà évoqués, d'enduits peints des II^e-III^e siècles, sous la forme de panneaux unis blancs et rouges, séparés par des bandes vertes, noires et blanches, avec quelques motifs de colonnettes et de guirlandes.

La chronologie de l'édifice est assez bien connue. Sa construction semble ainsi attribuable à la fin du IIe siècle, comme l'indiquent les datations archéomagnétiques des briques utilisées dans les maconneries (cuites entre 185 et 210) et numismatiques. Des transformations et réaménagements ponctuels ont affecté l'édifice, mais sans modifier sa structure d'ensemble. Ces thermes connaissent une durée d'utilisation d'environ un siècle avant d'être détruits, peu après 275. L'édifice sert alors de carrière, peut-être pour l'édification du rempart, et son emplacement ne semble pas réoccupé. Signalons, parmi le mobilier exhumé dans les thermes, une belle statuette en bronze de Vénus anadyomène actuellement visible au musée d'Évreux.

Actualité brûlante, les fouilles toujours en cours du site de la ZAC Saint-Louis ont livré tout récemment les vestiges d'un temps de plan centré (type d'édifices couramment dénommé fanum). Ce temple est parfaitement axé sur les thermes, dont il semble synchrone et dont il est séparé par une voirie. Malheureusement, l'édifice a été très fortement arasé durant la période médiévale.

Un sanctuaire péri-urbain?

Au sud-est de la cité et en périphérie immédiate, un sanctuaire a été identifié en 1995, lors d'une fouille de sauvetage menée

Statuette de Vénus anadyomène (sortant des eaux) en bronze, thermes d'Évreux, III^e siècle, Inv. ELM 93 Iso 174. Restauration et photographie Clotilde Proust. Restauration financée par les Amis du Musée d'Évreux, 2020.

par B. Guillot rue de la Justice, avant la construction du collège Jean-Jaurès.

Cet ensemble monumental est implanté au droit de l'embranchement de deux voies, dont l'une provenant de Lutèce via le site de Gisacum. Matérialisant ainsi l'une entrées de l'agglomération, il se présente sous la forme d'une grande enceinte carrée de 47 mètres de côté, soit une superficie d'environ 2 200 m²). Les murs, épais de 0,8 mètre, suivent la pente naturelle du terrain et comportent des contreforts en partie basse. La construction de cette enceinte intervient sans doute durant le Ier siècle. Le centre de l'enceinte accueille les fondations de trois probables podiums ou bases d'autels, matérialisant l'espace voué au culte.

La démolition de l'édifice et la récupération des murs et des matériaux semblent quant à elles intervenir au plus tard à la fin du II^e siècle. Le site sert alors de dépotoir jusqu'au tournant des III^e et IV^e siècles et n'est plus réoccupé avant une date avancée du Moyen Âge: B. Guillot, N. Millard, 1995, p. 26-27.

DÉVELOPPEMENT DE LA CITÉ AUX II^E ET III^E SIÈCLES

Àson apogée au II^e siècle, et durant une partie du III^e, Mediolanum Aulercorum voit son habitat évoluer et se complexifier. On observe notamment l'apparition de certains éléments de confort tels que l'eau courante, tandis que les décors peints se multiplient. C'est en tout cas ce que laissent présager les observations archéologiques, qui ne livrent toutefois pas forcément de vestiges observables dans toute leur extension. Le meilleur exemple de ce phéno-

mène de développement nous est donné par la fouille de la rue de la Harpe, conduite par F. Gerber en 1989, ainsi que par des observations très récentes faites dans le cadre de la grande fouille urbaine menée actuellement sur la ZAC Saint-Louis.

Rue de la Harpe, les constructions de la seconde moitié du I^{er} siècle sont occupées au moins jusqu'au milieu du II^e siècle. Elles sont alors détruites, suite à un incendie. Les maisons sont rapidement reconstruites, une nouvelle ruelle est créée et l'ancienne est élargie et dotée d'un petit égout en pierre, dont la présence s'explique sans doute par la création, dans l'une des maisons, d'un jardin avec un bassin dallé et d'une fontaine. Cette dernière est alimentée en eau par des canali-

sations en bois. L'évacuation des eaux usées s'effectue quant à elle au moyen de caniveaux à coffrage de bois bordant les rues, auxquels se raccordent des égouts privés maçonnés. Après une «démolition volontaire » du quartier, daté des environs de 260, les maisons sont agrandies aux dépens des ruelles, mais le quartier conserve sensiblement la même organisation. La richesse de cet habitat transparaît également dans l'importance des décors peints dont de nombreuses traces ont été mises en évidence. La figuration d'un visage masculin à l'échelle 1 en constitue sans doute une excellente illustration: Gallia informations, 1992/2, p. 10-12.Le quartier est finalement détruit par un dernier et violent incendie, entre 275 et 280.

visage masculin, découvert dans les remblais d'une cave d'une domus de la rue de la Harpe en 1989, III^e s. ap. J.-C. Inv. D. 2001.1. Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux

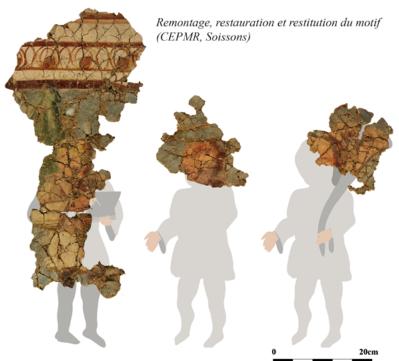
« Portrait

d'Ébroïcien», fragment d'enduit

peint figurant un

Au moment de la fouille (MADE)

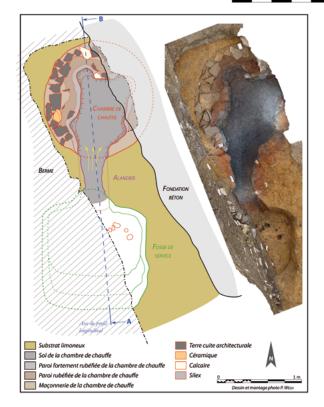


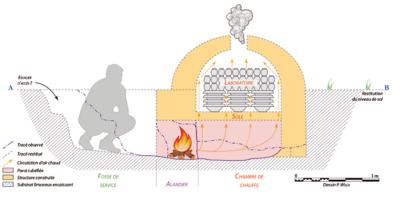


Fragments d'une fresque murale figurant une scène d'écriture mis au jour rue de l'Horloge en 2016 (Centre d'Études des Peintures Murales Romaines, Soissons).

D'autres décors peints remarquables ont été mis au jour lors des fouilles préalables à l'extension des locaux de la CAF rue de l'Horloge : ils comportent une très rare scène d'écriture incarnée par un groupe d'enfants (Groetembril, Wech 2021), dont la restauration a été réalisée grâce au concours financier du Musée d'Évreux.

À l'emplacement de la ZAC Saint-Louis, la fouille en cours révèle les vestiges d'habitats du IIe siècle, caractérisés par des murs édifiés en torchis - colombage, ce qui ne les empêche pas d'être ensuite revêtus de décors peints parfois très raffinés. Les fondations sont en revanche de plusieurs natures : simples solins de pierre, radier en craie damée ou même murbahut maçonné au mortier. La plupart des sols sont en terre battue, seuls quelques rares espaces étant pourvus d'aménagements en craie damée ou en mortier. La mise au jour d'au moins deux espaces dotés d'hypocaustes (chauffage par le sol) confirme l'identification d'habitats aisés. En ce qui concerne l'artisanat, la plupart des découvertes sont anciennes, éparses et mal caracté-





Four de potier mis au jour en 2018 rue du Capitaine Herriot (vestiges en plan et proposition de restitution).

Découvertes
de tombes de
la nécropole de
Mediolanum
Aulercorum
décrites par
Alphonse
Chassant
(1808-1907).
Bibliothèque
patrimoniale
d'Évreux.
Fonds Chassant

risées. L'un des éléments les plus représentatifs a été mis au jour en 1996, rue Franklin Roosevelt, dans le cadre d'une fouille de sauvetage dirigée par F. Gerber. Les vestiges identifiés permettent de restituer l'emplacement d'une officine de potiers en fonctionnement durant le IIIe siècle. Ces vestiges consistent notamment en deux fours destinés à la cuisson des céramiques. Une découverte fortuite, intervenue en 2018 rue du Capitaine Herriot, a permis d'identifier les vestiges d'un troisième four et de confirmer l'existence d'un véritable « quartier potier » implanté sur les premières pentes du coteau, en périphérie sud du tissu urbain urbain (Théolas, Wech 2019).

NÉCROPOLE ET OCCUPATIONS FUNÉRAIRES : VISION D'ENSEMBLE

À l'heure actuelle, une seule nécropole antique est connue à Évreux et dans ses alentours : celle dite du Clos-au-Duc. Anciennement dénommée cimetière de la route de Paris, la nécropole est connue depuis le XVII^e siècle et a notamment été mise en lumière en 1884 lors de la construction du chemin de fer Paris-Cherbourg, dont les travaux ont occasionné de nombreuses découvertes. Celles-ci sont, pour la plupart, bien caractérisées comme relevant du domaine funéraire. D'autres ne font mention que de mobiliers, mais leur localisation ne laisse que peu de doute quant à leur lien avec la nécropole.

Depuis le début des années 2000, de nombreuses opérations d'archéologie préventive (diagnostics et fouilles), ont permis de mieux délimiter l'extension de cette nécropole et de mieux en comENERVY

PARENT DE LA CORT.

Sevent Color.

1874.

VASES TROUVES à EVPEUX en 9⁵²⁴ 1853. Down Parprepaiden

De Mr. Chatala prin, Route de Paris, as brunes pure la revuese

Les distances de la color Route de Paris, as brunes pure la revuese

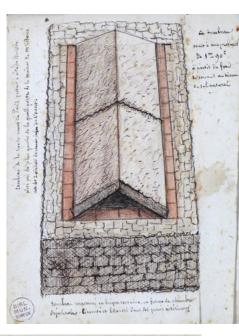
Cas distance (main reventur de Paris). As brunes pure la revuese

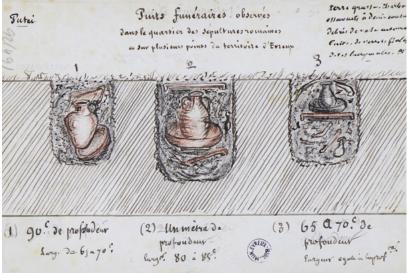
Cas valest dem ché l'er ouves des desselles si de Caretin consisse, un delland

Les si une se de Personal des desselles si de Caretin consisse, un delland

Les si une que can can les desse consistes changés de Capitales de de

Les si unes que can les desse consistes changés de Capitales de la color de la consisse de la color de la co





prendre l'évolution. Ces opérations ont également apporté une foule d'informations précieuses quant aux rites et pratiques funéraires qui avaient cours dans la ville des morts.

La nécropole se situe au sud-est de la zone urbanisée, au-delà de l'officine de potier précédemment évoquée. Elle se développe à la fois sur le coteau et sur le rebord du plateau, en direction du Vieil-Évreux, probablement le long d'une voie (non localisée) reliant Évreux à Dreux et Chartres. Elle se situe dans les quartiers actuels du Buisson et du Clos-au-Duc,

et entre le quartier de la Ronde et le Jardin Botanique ; Kliesch 2014 (2015). En l'état actuel de nos connaissances, elle paraît en usage entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le IV^e siècle de notre ère.

Jusqu'au II^e siècle, les sépultures secondaires à crémation prédominent même si les inhumations d'adultes et de jeunes enfants existent et peuvent cohabiter. Par la suite, l'inhumation semble devenir la pratique funéraire majoritaire puis, progressivement, exclusive; cette évolution semble « précoce » au regard de ce qui est constaté ailleurs en

Gaule: S. Pluton-Kliesch dans Bilan Scientifique 2007, p. 38; Pluton-Kliesch, Bémilli, Lepetz 2009 (2010), p. 139. Dans le cas des incinérations, les cendres et les restes osseux pouvaient être soit déposés en pleine terre, soit déposés dans une urne en verre ou en céramique. Pour les inhumations, le corps pouvait être déposé soit directement en pleine terre, soit en cercueil, soit en sarcophage de pierre ou de plomb.

Quelques découvertes remarquables dans la nécropole

Au Clos-au-Duc, en 1925, Henri Lamiray (1882-1945) découvrit un probable ustrinum (aire de crémation à usage multiple): il s'agissait d'une grande fosse garnie de silex (18 m x 1,60 m x 0,80 m) contenant un grand nombre de foyers constitués de couches de cendres et de bois et séparés par des fragments de tegulæ (tuiles). Les offrandes recueillies se composent de clous, perles de verre, fibules, monnaies, de quelques ossements humains et des os de bœuf. Il s'y trouvait aussi de nombreux débris de statuettes en terre cuite jetées sur le bûcher et retrouvées partout et dans toutes les couches. L'étude stylistique des nombreuses statuettes en terre blanche retrouvées dans l'ustrinum semble révéler une pratique de l'incinération depuis la période augustéenne jusqu'au début du IIIe siècle (Giesbert-Benneteu 1988).

Rue de la Libération, au mois d'août 1983, le creusement d'une rampe d'accès permit de découvrir, au milieu des déblais de chantier, une stèle funéraire en calcaire blanc et en forme de temple à fronton triangulaire. La scène sculptée sur la face principale, si-





Statuettes de l'ustrinum du Clos au Duc, mis au jour par Henri Lamiray (1882-1945),exposées dans Livrer passage: de l'antiquaire à l'archéologue, exposition du Musée d'Art, Histoire et Archéologie organisée aux Archives départementales de l'Eure, 2021.

tuée dans une niche, représente un chariot tiré par deux quadrupèdes. Vues de profil, les bêtes aux longues oreilles dressées vers l'arrière s'apparentent davantage à des mules qu'à des chevaux. Elles marchent au pas, dans un mouvement identique, jambes droites levées. Du chariot, seules apparaissent les roues et la partie avant. Il est lourdement chargé, mais la nature de ce chargement est indéfinissable; à l'avant du chariot est assis le conducteur, les rênes en mains et revêtu du cucullus (manteau court à capuche, typiquement gallo-romain). Son visage est très abîmé. Les faces latérales de la stèle, très dégradées, devaient être aussi décorées. Le

traitement de la sculpture et le thème figuré semblent représentatifs de l'art indigène qui se manifeste en Gaule à partir du milieu du II^e siècle : Varoqueaux 1984, p. 396-397.

Également rue de la Libération, avant la construction d'un immeuble sur 1 600 m², une opération archéologique préventive conduite en 2002 par G. Guiller et S. Pluton mettait en lumière, au cœur de la nécropole, 78 fosses cendreuses, 70 sépultures secondaires à crémation et 25 inhumations (sans orientations particulières). Toutes ces sépultures dataient du I^{er} siècle ap. J.-C.

La plupart des dépôts se limite à la seule urne cinéraire. Seuls



Détail de la stèle funéraire exhumée en 1983 au Clos-au-Duc, hauteur 63 cm, longueur 67 cm. IIe siècle ap. J.-C. Inv. 11 658, Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux. Photo Florence Morisson. CDP de l'Eure.

10 cas ont révélé la présence d'un vase « d'accompagnement ». Coexistant avec ces incinérations, 25 inhumations du I^{er} siècle ont été fouillées : 8 adultes, 2 sujets de moins de 10 ans et 15 bébés de 9-10 mois (soit 60 %), enserrés dans un linceul ou un vêtement et déposés dans un coffre ou cercueil en bois avec peu de mobilier. Les archéologues concluent à une population pauvre incinérée ou inhumée dans un espace commun, quel que soit l'âge du défunt.

Dans la même rue, avant la construction d'une maison sur 193 m², S. Pluton-Kliesch et A. Cottard ont fouillé et étudié 118 inhumations. Toutes les catégories d'âge et de sexe étaient représentées (hommes, femmes, enfants, nouveau-nés). La densité explique de nombreux recoupements et superpositions de sépultures, d'autant plus qu'aucune orientation ne semble avoir été privilégiée. S. Pluton-Kliesch, dans ADLFI, 2006.

Au sein de cet ensemble, plus d'une trentaine de squelettes sont datés du I^{er} et du début du II^e siècle. Les individus sont enveloppés dans un linceul et déposés dans des cercueils en bois cloués, avec «peu» de mobilier associé: cruches, poulet, pot en verre, quelques bagues et chaussures. Soixante-sept sépultures relèvent du II^e siècle. Les défunts y étaient enveloppés dans un tissu et déposés tantôt sur le ventre tantôt sur le dos, dans des coffres ou en pleine terre. On note parfois la présence de chaussures. Ces sépultures sont le plus souvent individuelles, mais parfois doubles. Dans 5 cas seulement, des quar-



tiers de chevaux (crânes et rachis, découpés et parfois éviscérés) ont été posés sur le ou les défunts (soit aussitôt soit peu de temps après l'inhumation).

Enfin, 3 ou 4 inhumations datant de la fin des IIIe et IVe siècle ont été identifiées. L'une a livré les traces d'un cercueil en bois sur le couvercle duquel avaient été disposés un verre et un œuf. Une autre de ces sépultures a révélé les restes d'une femme, enveloppée de lin et déposée dans un sarcophage de plomb dont les parois étaient « capitonnées de fourrure ». La femme en question, âgée de 30 à 50 ans, avait été mise en terre avec une bourse contenant 12 antoniniens (monnaie d'argent apparue au IIIe siècle) disposée entre les chevilles.

Un espace particulier de la nécropole ?

L'une des caractéristiques de cette partie de la nécropole est l'importance des os de chevaux exhumés : ceux-ci sont associés à des inhumations et ne se rencontrent qu'au II^e siècle. L'association de sépultures d'une « population très pauvre » (corps déposés sans grand soin, regroupements fami-



Photographies
de sépultures
associant hommes
et chevaux,
nécropole du
Clos au Duc,
fouille Inrap
2006-2007,
photographies
Hervé Paitier,
Inrap.

liaux, peu d'offrandes) avec des os de chevaux provenant de «rejets de boucherie» pourrait s'expliquer, selon S. Bémili et S. Lepetz par la «volonté du fossoyeur de profiter de la présence de ces sépultures d'indigents pour évacuer des carcasses d'animaux très encombrantes»: S. Pluton-Kliesch, Bémilli, Lepetz 2009 (2010), p. 139-152, 23 fig. On songe alors à un dépotoir péri-urbain où seraient mélangés les cimetières des pauvres et les carcasses d'animaux morts: S. Lepetz, C. Bémilli, S. Pluton-Kliesch, 2008 (2010), p. 29-56, 20 fig.

ÉVREUX DURANT L'ANTIQUITÉ TARDIVE

La seconde moitié du IIIe siècle, période de crises majeures dans l'Empire romain, laisse des traces tangibles à Mediolanum Aulercorum. La cité connaît une période de réduction de l'espace occupé. On observe ainsi, répartis dans la ville, de nombreuses traces d'incendie qui témoignent de destructions violentes, mais dont l'origine historique mériterait d'être plus longuement discutée. C'est sans doute aussi l'origine des multiples dépôts monétaires constitués alors et que l'archéologie nous a révélés.

Du point de vue de l'urbanisme, la construction des remparts constitue un bouleversement important puisqu'elle contribue à remanier profondément le tracé de certaines rues et la physionomie globale de la ville. Des zones entières semblent abandonnées, principalement à l'est où des parcelles précédemment habitées paraissent remises en culture, tandis que les voiries voient l'installation de bâtiments légers. La construction de fortifications entraîne des aménagements du



cours de l'Iton et une modification du tracé de certaines rues. Pour réaliser les fondations, on procède à la destruction de monuments urbains dont on réutilise directement les pierres en grand appareil.

Des événements violents marquent la ville aux alentours de 250, comme en témoigne l'incendie de tout le quartier Saint-Louis. La fin du troisième quart du III^e siècle est aussi marqué par des destructions et des abandons de quartiers entiers (rue de la Harpe, Square Georges Brassens). D'importantes inondations ont également été identifiées par l'archéologie, à l'emplacement de la médiathèque et devant la cathédrale notamment. C'est également à cette époque troublée que l'on attribue traditionnellement l'enfouissement de monnaies, et notamment les trésors du cimetière des Ouatre-acres et de la rue Saint-Louis (sous le règne de Gordien III, 238-244), celui de la rue du Docteur Oursel (sous le règne de Trajan Dèce, 249-251), celui des Halles (sous le règne de Postume, 260-269),

celui des rues Villaine et Lépouzé (sous les règnes d'Aurélien et de Tétricus, 270-275) et celui de l'Hôtel de ville (sous le règne de Probus, 276-282).

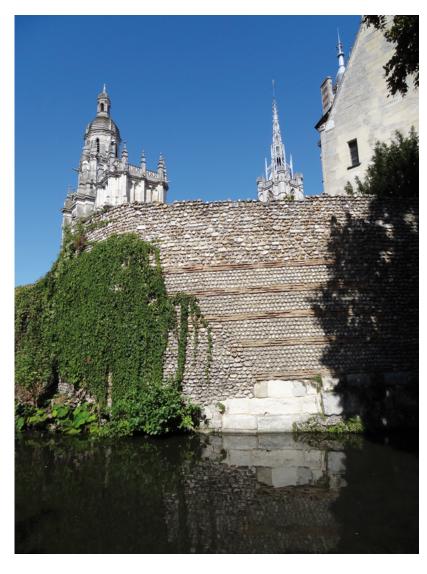
Remparts et fortifications

Au cours de la seconde moitié du III^e siècle Mediolanum Aulerocrum se dote d'un rempart ceinturant un espace quadrangulaire limité à environ 8 hectares, couramment dénommé castrum (lieu fortifié), sans que l'utilisation de ce terme ne repose sur une quelconque attestation historique. Cet aménagement entraîne un profond bouleversement du tissu urbain.

Le castrum correspond en réalité à un état «abouti» des fortifications, puisqu'il fut précédé d'une première tentative avortée de fortification de la cité, dont les traces ont été repérées en plusieurs points de la ville. En effet, aux environs de 250 la cité tente d'édifier un rempart, certainement doté de tours (une tour ronde est attestée. Place de la

Vue de détail sur une portion du trésor dit « de l'Hôtel de ville», découvert en 1890 lors de la construction de l'Hôtel de ville actuel. Inv. 1890.1. Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux. Le trésor, estimé à plus de 120 000 monnaies de bronze et d'argent, a été enterré à l'hiver 276-277.

Portion du rempart galloromain visible sur la place du miroir d'eau à Évreux. Les parties basses pourraient être d'origine. Le parement extérieur, réalisé dans les années 1950 et voulant imiter l'appareil romain, s'est décroché du mur en avril 2021.



Détails du rempart galloromain visible dans la salle archéologique du Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux, avec des éléments d'architecture utilisés en remploi bien visibles dans les fondations. III° siècle ap. J.-C.



République). L'entreprise est arrêtée vers 270/280 : Ph. Cousyn, Fr. Gerber, 1993.

Après l'abandon de ce premier projet de fortification, une seconde muraille, délimitant une surface beaucoup plus modeste (ledit castrum) commence à être érigée, dans le dernier quart du IIIe siècle au plus tôt : Follain 2005. Ainsi, à la fin de ce siècle, alors que la ville subit des destructions encore plus importantes entraînant, semble-t-il, une perte de population et une diminution de l'espace occupé, un nouveau rempart formant un quadrilatère irrégulier est construit, délimitant une superficie de seulement 8 hectares. Le castrum ainsi délimité s'étend du groupe épiscopal, au sud-ouest, jusqu'à l'actuel Hôtel de ville, au nord-est. Ce rempart est encore très largement visible dans le paysage urbain (Allée des Soupirs, autour du groupe épiscopal et dans les propriétés Lecœur et Rousseau-Moisson, et le long des promenades Charles Ier et Robert de Flocques). Si certains tronçons subsistent encore en élévation, plus ou moins remaniés au fil des siècles, d'autres ont été remis au jour par l'archéologie et, pour certains, restaurés et présentés au public (Square Georges Brassens et salle souterraine du musée). Ce rempart n'a donc jamais disparu du paysage et les observations qui y ont été réalisées sont particulièrement nombreuses et parfois anciennes : la ville médiévale continuera à les utiliser et à les entretenir jusqu'au XVIIIe siècle.

Le rempart et son architecture

Les nombreuses observations réalisées sur le rempart permettent aujourd'hui d'en dresser un « por-



trait-robot». Large en moyenne de 3 mtres, il comporte le plus souvent une fondation constituée de grands blocs calcaires en remploi. Cette fondation, généralement plus large que l'élévation, prend place dans une tranchée recoupant les occupations antérieures. Il arrive qu'aucune tranchée ne soit creusée et que la fondation repose directement sur les niveaux antérieurs, sans doute jugés suffisamment stables par les constructeurs.

La transition entre la fondation et l'élévation est généralement marquée par une assise de réglage en terres cuites (briques ou tegulae en remploi), tandis que l'élévation se présente sous la forme d'un bourrage de maçonnerie parementé sur ses deux faces au moyen de petits moellons calcaires (quelques exemplaires en silex ont ponctuellement pu être observés) régulièrement assisés, alternant avec des arases de briques (ou de tegulae en remploi). L'emplacement de ces arases de briques correspond, le plus souvent, à un rétrécissement de

la largeur du mur. Ces ressauts rythment la face interne du rempart, tandis que le face externe conserve un parement vertical. On ignore bien sûr tout de l'aspect des parties sommitales de ce rempart, dont la hauteur est généralement estimée à moins d'une dizaine de mètres : Follain 2005, p. 14. Bien entendu, ces observations ne constituent qu'une présentation type du rempart qui, ponctuellement, est susceptible de présenter d'importantes variations, tant dans les matériaux employés que dans leur mise en œuvre.

L'agger et les fossés

Depuis les années 1980, plusieurs opérations archéologiques ont permis de mettre en évidence la présence, contre la face interne du rempart, d'un important talus (agger). Sans doute aménagé très peu de temps après la construction du mur, il servait peut-être à renforcer la fortification : Follain 2005, p. 12.

Sa présence est attestée en plu-

sieurs points sur tout le flanc sud du castrum (fouille du Musée et diagnostic des jardins de l'évêché), en certains points du flanc oriental (diagnostic des jardins de l'évêché et fouille du Square Georges Brassens) et au centre de son flanc occidental (fouille de la rue de la Petite Cité /Caisse d'Épargne). Aucune attestation n'a été relevée au nord, ce qui ne permet pas pour autant d'exclure sa présence. Ces différentes observations permettent de supposer que cet agger constitue une « constante probable de la fortification » (Follain 1990, p. 29-30) et qu'il faisait partie du projet initial, puisqu'aménagé très peu de temps après la construction du mur (Gerber 1998, p. 78).

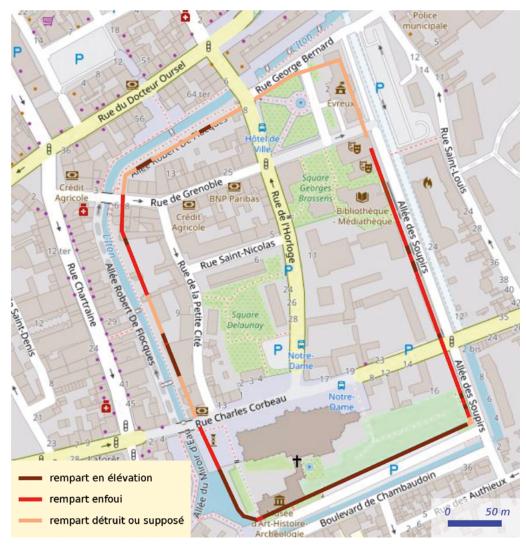
Grâce à ces nombreuses observations archéologiques, l'agger du rempart de Mediolanum Aulercorum est le mieux documenté de France.

La présence de fossés, ceinturant extérieurement le castrum, est largement supposée, mais n'a jamais été confirmée par l'archéologie pour une raison très simple : ils sont, aujourd'hui encore, en eau et se laissent de fait difficilement appréhendés. Le castrum est en effet bordé sur ses quatre côtés par des bras de l'Iton, totalement artificiels, dont l'aménagement pourrait être contemporain de la construction du rempart. Ceci n'est qu'une hypothèse qu'aucun élément matériel ne vient étayer à l'heure actuelle.

Défense et accès à la cité : la question des tours et des portes

À l'heure actuelle, aucune tour n'est attestée par l'archéologie ni à l'intérieur ni à l'extérieur du castrum. La seule exception à cela est à rechercher dans les vestiges Vue d'ensemble du rempart galloromain visible dans la salle archéologique du Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux, avec des éléments d'architecture utilisés en remploi bien visibles dans les fondations.

III° siècle ap. J.-C.



Plan des remparts
Joël Thibault
(sous licence
Creative
Commons
AttributionShare Alike 4.0
International).

du premier projet de rempart mis au jour place de la République (cf. supra). L'existence de tours au moins au Moyen Âge semble en revanche certaine. Les documents d'archives en attestent clairement l'existence, comme, par exemple, dans le cas de la tour de l'Espringalle qui avait été adjointe à l'angle sud-est du castrum et détruite au XVII^e siècle : Wech 2017. En ce qui concerne les portes, la seule observation archéologique d'une porte dans le rempart antique a été réalisée en 2012, dans le cadre des surveillances de travaux réalisées sur le parvis ouest de la cathédrale sous la direction de P. Wech. À l'emplacement de la Porte Notre-Dame, deux grands massifs maçonnés, constitués de

blocs de grand appareil en remploi, reliés par des crampons en fer, ont été mis au jour sous la rue Charles Corbeau. Associés au rempart, ces deux massifs ont été interprétés comme les piédroits monumentaux d'une porte dont la largeur est ainsi de près de 6 mètres. P. Wech dans Bilan Scientifique 2014, p. 20, fig. 3; Wech 2016 (2018), p. 148-149.

Sur le reste de la commune, mais hors de la ville antique

L'objet de cet article est bien entendu la cité de Mediolanum Auelrcorum et nous resterons dans ce cadre. Toutefois, n'imaginons pas la cité placée au milieu de nulle part : autour de la cité existent des traces d'occupations importantes. Sans qu'il soit toujours possible de les caractériser précisément, ces occupations aux abords de la ville antique comportent elles aussi leur lot de découvertes, illustrant ainsi la fréquentation des faubourgs et alentours. Ces faubourgs sont ainsi occupés par des exploitations agricoles de type villa, qui approvisionnent la cité, mais aussi par des sanctuaires suburbains, ou encore des installations artisanales produisant des biens de consommation (céramique en particulier).

LE HAUT MOYEN ÂGE ET LES PREMIERS TÉMOIGNAGES DU CHRISTIANISME

La construction du rempart et la création du castrum, à la fin du III^e siècle, fixent un cadre important dans lequel la ville du haut Moyen Âge va ensuite se développer. Le castrum va concentrer alors l'essentiel des organes du pouvoir, avec, dans son angle sud-ouest, le groupe épiscopal et, à son angle opposé, le château médiéval : Pitte 2003 (2006).

A partir des X° - XI° siècles seulement, la ville reconquiert des espaces hors du castrum, selon un processus et une chronologie encore mal définis. Entre le côté nord de la muraille antique et l'Iton, se développe le bourg Saint-Pierre. Une première fouille, réalisée en 1992 rue Saint-Pierre, montre un hiatus dans l'occupation du secteur entre les III° et XI° siècles, et apporte des précisions sur la défense du bourg. Aux abords immédiats de ce dernier, se sont

développées des installations artisanales au nombre desquelles figure un atelier de foulon des XIII^e - XIV^e siècles, mis au jour rue Isambard en 1993.

D'autres interventions permettent de suivre l'expansion de la ville médiévale vers l'ouest et de préciser les circonstances de la réoccupation de l'espace séparant la ville close et le faubourg qui s'est développé à partir du XI^e siècle autour de l'abbaye Saint-Taurin.

On ignore à peu près tout de la vie d'Évreux, incluse en Neustrie, durant le haut Moyen Âge. De la même façon, l'aspect de la ville, comme son organisation et son extension, si l'on excepte le rempart lui-même, nous échappent très largement. Les



réflexions sur ces sujets se résument, pour l'essentiel, à des considérations liées aux premières mentions des églises et

réflexions sur ces sujets se ré- lieux de culte chrétiens, mais sument, pour l'essentiel, à des ceci est une autre histoire...

Pierre Wech, et Elie Rafowicz,

Les remparts, promenade de l'Iton. X-Javier (sous licence Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported).

Bibliographie

- Aupert, P. et alii 1997b, Les thermes d'Évreux, site du centre hospitalier, fouilles de 1993, RAO, documents archéologiques de l'Ouest, Angers, 1997, 126 p., ill.
- Brunet, V. 1997, Étude préliminaire du lapidaire architectural gallo-romain d'Évreux. Catalogue raisonné, dans RAP, 14, 1997, p. 103-124.
- Collart, J.-L., 1988, Les fouilles de la rue Saint-Louis à Évreux (Eure), dans BCRAHN, 1, 1988, p. 23-42.
- **Cousyn, Ph., Gerber, F. 1993**, *Bilan scientifique*, 1993, p. 28-29.
- Deniaux, E. 1990 : L'activité des foulons d'Évreux et le contrôle impérial à l'époque d'Antonin, dans Annales de Normandie, 23, 1990, p. 53-68.
- Follain, E., Halbout, D. 1981, Rapport sur la fouille de sauvetage effectuée à Évreux, rue de la petite cité, en 1981, DAH-SRA, 1981.
- Follain, E. 1990, Évreux, dans D. Cliquet, F. Carré (com.), 30 ans de Recherches archéologiques à Évreux, 1990, p. 27-28.
- Follain, E. 2005, Guide de visite du rempart gallo-romain d'Évreux, Évreux, 2005, 32 p.
- Gerber, F. 1991a, Archéologie à Évreux : 1 boulevard Pasteur, localisation du théâtre antique dans la propriété du Général Durcos, dans Connaissance de l'Eure, 80, 1991, p. 20-22.
- Gerber, F. 1994 (1995)b, Pour en finir avec la localisation du théâtre antique d'Évreux, dans Haute-Normandie archéologique, 3, 1994 (1995), p. 67-68.
- Gerber, F. 1998, Évreux, square Georges Brassens, DFS de sauvetage, Évreux, Service archéologique municipal, 1998.
- Groetembril, S., Wech, P., 2021, Évreux, rue de l'Horloge, scène d'écriture» dans Peintures et stucs d'époque romaine: études toichographologiques. Actes du 31° colloque de l'AFPMA, Troyes, 23 et 24 novembre 2018, p. 153-163. Bordeaux: Ausonius, 2021.
- Guillot, B., Millard, N., Évreux (27), rue de la Justice. DFS de sauvetage programmé, mai-juillet, 1995, AFAN, 57 p.

- Kliesch, S. 2014 (2015), Évreux (Eure), 19 et 21 rue du docteur Poulain. Nouveau bilan sur la grande nécropole du sud d'Évreux, dans N. Bolo, F. Carré, dans Journées archéologiques de Haute-Normandie : Alizay, 20-22 juin 2014, Mont-Saint-Aignan, PU Rouen-Le Havre (Haute-Normandie archéologique), 2015, p. 129-140, 6 fig.
- Pitte, D. 2003, Apports récents de l'archéologie à la connaissance des villes de Haute-Normandie au Moyen âge (1975-2000), dans P. Bouet, Fr. Neveux, Les villes normandes au Moyen âge, colloque de Cerisy-la-salle 8-12 octobre 2003, Caen, PU Caen, p. 141-158.
- Pluton-Kliesch, S., Bémilli, C., Lepetz S. 2009 (2010), La nécropole du Cos au Duc à Évreux (Eure). Mise au point sur l'interprétation du site, dans M.-Cl. Lequoy, Journées archéologiques de Haute-Normandie: Rouen 3-5 avril 2009, Mont-Saint-Aignan, PU Rouen-Le Havre, 2010, p. 139-152.
- Théolas, D., Wech, P., 2019, Découverte d'un four de potiers à Evreux (Eure), rue du Capitaine Louis Herriot dans SFECAG. Actes du colloque de Maubeuge Bavay, 30 mai 2 juin 2019, p. 601-611. Marseille: SFECAG, 2019.
- Varoqueaux, Cl. 1984, Informations archéologiqes, dans Gallia, 42, 2, 1984, p. 389-396 et 399.
- Wech, P. 2012 (2013): Évreux (Eure). Le diagnostic de l'ancien hôpital Saint-Louis: une fenêtre ouverte sur l'histoire de la ville, dans M.-CL. Lequoy (dir.), dans Journées archéologiques de Haute-Normandie 11-13 mai 2012, Rouen, PU de Rouen et du Havre, 2013, p. 157-182, 37 fig.
- Wech, P. 2016 (2018), De la ville romaine à nos jours. Fouille et surveillance de travaux aux abords de la cathédrale d'Évreux (Eure) entre 2012 et 2014, dans N. Bolo et F. Carré, Journées archéologiques de Haute-Normandie: Rouen, 30 septembre-1^{er} octobre 2016, Mont-Saint-Aignan, PU Rouen-Le Havre, 2018, p. 145-157, 18 fig.
- Wech, P. 2017, Évreux (27), Jardins de l'évêché. Rapport de fin d'opération de diagnostic archéologique, septembre 2016, Département de l'Eure, 2017, 135 p.



Surveillance archéologique du rempart purgé après l'incident.

Relevés topographiques en cours. Évreux, mai 2021.

LE REMPAR'I **MEDIOLANUM**

À l'emplacement de l'actuelle place du miroir d'eau à Évreux, une vaste portion du rempart antique, érigé à la fin du IIIe siècle de notre ère, a toujours été visible. C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que la place que nous connaissons aujourd'hui a été réalisée. Le parement extérieur du rempart, déjà largement remanié à la période moderne, est alors complètement refait, certaines portions imitant alors l'appareil et les techniques de construction romaines, mais avec des joints réalisés en ciment.

Plus de soixante-dix ans plus tard, en avril 2021, une partie



de ces réfections est tombée dans l'Iton. La Ville d'Évreux. en concertation avec les Monuments Historiques, a alors tout de suite réagi : les abords ont été sécurisés, les portions instables des maçonneries purgées, le tout surveillé par l'œil attentif des archéologues de la Mission Archéologique départementale de l'Eure. Des relevés ont été réalisés et des analyses ont pu être menées sur les mortiers antiques, mortiers devenus visibles « grâce » à la chute du parement moderne et contemporain, livrant une foule d'informations sur la mise en œuvre du chantier du rempart il y a plus de 1700 ans...

Il apparaît notamment que cette portion du rempart, située à l'angle du monument, a vu converger plusieurs équipes d'ouvriers ayant œuvré à son édification. Le contact entre les différentes maçonneries

présentes ici explique probablement la présence de plusieurs fissures verticales, lesquelles résultent d'un défaut de liaisonnement.

Si la salle archéologique du musée, située derrière le rempart, a dû être fermée, la Ville va lancer une étude patrimoniale et sanitaire de la muraille antique, étape nécessaire et indispensable à une prochaine réouverture de cet espace si apprécié de tous nos visiteurs.

> Elie Rafowicz, Responsable des collections archéologiques du Musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux



Chute du parement extérieur du rempart, avril 2021.

LE CHAMP DU REPOS

DE L'ASILE D'ALIÉNÉS DE NAVARRE À ÉVREUX, UNE DISPARITION PROGRAMMÉE!

par Alain Desgrez

Ancien Infirmier de Secteur Psychiatrique, Co-fondateur de l'Espace Muséal de Navarre.



Durant le mois d'août 1866, la région d'Évreux est touchée par une grave épidémie de choléra et plus spécialement le quartier de Navarre où se trouve l'asile départemental.

Devant le nombre croissant de morts de cette maladie à l'asile, le médecin-directeur de l'époque, Henri Védie, sollicite du préfet et du maire l'autorisation de créer un « Champ du repos », ancienne dénomination pour un cimetière, afin d'y inhumer ses morts, évitant ainsi le transport des corps jusqu'au au cimetière Saint-Louis d'Évreux, ce qui obligerait les cadavres cholériques très contagieux à traverser toute la ville. L'asile de Navarre, vue générale au début du XX^e siècle (coll. Nouvelles galeries).

Aux pieds d'arbres centenaires, un havre de paix, (photo de l'auteur).

Le 30 juin 1838, le roi des Français, Louis-Philippe, ordonne que chaque département se dote d'un asile afin de recevoir tous ses « fous et aliénés ». Mais les départements accueillent avec une certaine réticence cette loi et se donnent du temps pour y répondre, espérant qu'elle tombera dans l'oubli, l'instabilité politique de l'époque étant grande. Le Conseil général de l'Eure vote cependant cette réalisation, le 1^{er} décembre 1838 mais, devant l'ampleur du projet, il y renonce bien vite.

Le nombre d'aliénés se multiplie et l'hospice d'Évreux, comme les départements voisins sont saturés. Aussi, Janvier de la Motte, alors préfet de l'Eure et sans attendre, incite le Conseil général à revoir sa position. Et en juin 1856 un projet de 300 places est voté.

Quatre ans plus tard et malgré le changement de régime, le nouvel empereur Napoléon III promulguera en 1860 un édit impérial qui reprend mot pour mot la loi royale de 1838, ordonnant à chaque département de se doter d'un asile d'aliénés.

Le département de l'Eure, entreprendra la construction de son asile départemental dans le quartier de Navarre à Évreux, en 1861. Celle-ci durera 5 ans et l'établissement ouvrira ses portes le 1^{er} août 1866 en accueillant 170 pensionnaires hommes venant des départements limitrophes. Les premières pensionnaires femmes arriveront dans les mois suivants.



Mais il est interdit, à cette époque, de créer un cimetière près d'un hôpital.

C'est donc sur l'un des coteaux ensoleillés du bois attenant à l'asile qu'est créé ce champ du repos. Un carré de 2 700 m² est déboisé, en pleine pente, ceint d'un mur pour l'isoler de la forêt. Ce mur possède deux ouvertures de part et d'autre du long escalier central qui partage le cimetière en deux parties égales : l'entrée du cimetière en bas est fermée par une barrière à doubles battants de

Le four crématoire dont l'usage fut très restreint, (photo de l'auteur).

bois peints en blanc et tout en haut, un simple portillon permet de se rendre dans le bois attenant, mais surtout d'accéder au four crématoire du cimetière. Car, si à l'époque les crémations ne sont pas à la mode, il est arrivé que des familles demandent l'incinération d'un de leurs malades lors du décès. Les enterrements se succèdent alors dans ce cimetière de fin 1866 au 19 février 1974, date du dernier. Durant cette période il a été dénombré 1 675 inhumations et 85 exhumations.

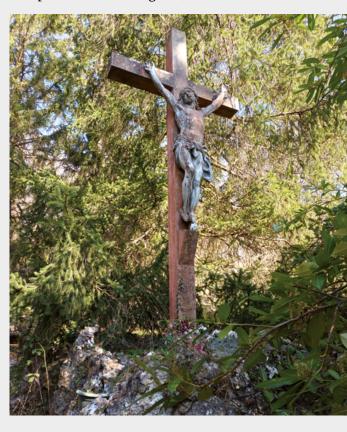
Il est à noter que toutes les sœurs hospitalières¹ qui travaillaient ici et qui y ont été enterrées au fil du temps, furent exhumées à la demande de la Communauté des Filles de la Sagesse pour être inhumées au sein de leur congrégation, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en Vendée.

Depuis 1974 ce cimetière n'était plus utilisé en tant que tel mais il était toujours entretenu et nettoyé par les services de l'hôpital et bien entendu par les quelques familles qui venaient rendre visite à leurs défunts.

À ce sujet une anecdote me revient à l'esprit. Au début des années 1970, donc au début de ma carrière d'infirmier, je travaillais dans un service, la «6 des hommes », également dénommé service des travailleurs, service où étaient hospitalisés des patients stabilisés et bien souvent âgés, qui pour la plupart travaillaient dans les différents services de l'hôpital. Et il y avait là René, un patient âgé que j'ai connu durant de nombreuses années et dont le travail était d'entretenir le cimetière.

Tous les jours, il quittait matin et après-midi le service, musette sur le dos et se rendait à pied jusqu'au cimetière pour le nettoyer, arracher les mauvaises herbes, redresser les croix... Ainsi, à cette époque, le cimetière était superbe et sous le soleil, je dirais même beau.

Au beau milieu de ce champ du repos se dresse un grand calvaire en couleurs, sur lequel, depuis l'abandon, un essaim d'abeilles avait créé une ruche sauvage entre le fessier du Christ et le montant de la grande croix. Abeilles très agressives durant certaines périodes de l'année. Sont-elles toujours là? Ce cimetière est essentiellement constitué de croix de bois, vernies pour les chrétiens, de poteaux de bois pour les autres religions, où le nom du défunt



Témoin de cet abandon, un calvaire nappé de solitude, (photo de l'auteur).

¹ La congrégation des filles de la Sagesse fondée par Louis Marie Grignon de Monfort ont assuré les soins et la surveillance de la section femmes de l'Asile psychiatrique de Navarre. Elles ont travaillé à l'asile dès son ouverture et jusqu'en 1997.

(ou son matricule) était inscrit au poinçon sur une étroite bande de zinc.

On y trouve également des monuments funéraires plus traditionnels et quelques stèles de pierre en fonction des familles.

On y voit aussi quelques rares tombes d'enfants. En haut, à droite se trouve la fosse commune (l'ossuaire) de ce cimetière où doit s'entasser un millier de squelettes. Je pensais qu'en droit funéraire une fosse commune induisait une notion de perpétuité, mais il semblerait que non.

En 1994, un arrêté municipal met fin à la fonction funéraire du cimetière et suite à cet arrêté, deux exhumations ont lieu à la demande des familles.

En 2010, l'hôpital de Navarre est exproprié du terrain du cimetière par l'État et dès lors l'entretien cesse du jour au lendemain et la nature reprend très rapidement ses droits.

Depuis le cimetière est à l'abandon dans l'attente d'être recouvert par la bretelle de contournement d'Évreux, telle que prévue par un projet datant de quatre décennies et dont le tracé a été modifié plusieurs fois depuis.

L'on peut s'interroger sur le fait que la route ne puisse être déplacée de quelques mètres afin d'éviter le cimetière, car rien ne semblerait s'opposer à une légère déviation de son tracé.

Je voudrais maintenant revenir sur le nom de ce cimetière.

Pour beaucoup de gens, c'est le « cimetière des fous ». D'autres parlent du « cimetière des indigents ».

Je voudrais juste rappeler qu'à l'origine ce cimetière a été créé pour y enterrer des victimes du choléra, qui ne choisissait pas ses victimes en fonction de leur rang social.

Dans ce cimetière sont donc inhumés des fous, des aliénés, mais également des gardiens, des préposées-servantes (nom des gardiennes), un médecin, un aumônier, quatre infirmiers et deux infirmières,





des militaires de la guerre de 14/18, et même un soldat « mort pour la France ».

C'est pourquoi je préfère le terme initial de « *Champ* du repos».

Le devenir des corps encore présents est entre les mains de la préfecture de l'Eure et aux dernières nouvelles, il devrait y avoir une exhumation de tous ces corps, soit pour être regroupés en l'état ou bien incinérés et mis dans un ossuaire dans un des cimetières municipaux.

Des études archéologiques sont actuellement en cours.

Quant au calvaire il doit être déplacé et repositionné sur les terres de l'hôpital, muni d'une plaque commémorative.

Pour finir, je voudrais remercier deux personnes, Anaïs Poitou et Manon Maurin qui, sensibles au devenir de notre Champ du repos, se sont investies pour éviter le triste avenir prévu par le tracé de cette route, ensevelissant le cimetière et toute l'histoire qui y est attachée, et réclamant simplement le respect pour tous les gens qui y sont enterrés.

Alain Desgrez

Quelques chiffres

- 522 tombes (210 femmmes,189 hommes). De tout temps il y eut plus de femmes internées que d'hommes.
- 97 inconnus(es).
- 454 croix de bois + 8 poteaux bois (autres religions).
- 45 sépultures de pierre.

L'entrée du site, à l'image du reste, (photo de l'auteur).

Le cœur du cimetière et face à

magnifique,

(photo de

l'auteur).

lui, un panorama

DEPUIS LE XVIIIE SIÈCLE,

SUR LE PLATEAU DU NEUBOURG, LA FAMILLE HERVIEU CULTIVE L'ESPRIT D'ENTREPRISE.

par Daniel Huard

La ferme de Mesnillottes vieille d'au moins trois siècles, avec au fond, à gauche, l'habitation agrandie au fil des siècles, et la vaste bergerie transformée en grange, (photo de l'auteur).



Depuis le XVIII^e siècle, une famille d'agriculteurs a prospéré dans les villages situés à proximité de la nationale 13, entre Évreux et Lisieux. Si la ferme de Ménillotte, à Combon, constitue le berceau de la famille Hervieu, d'autres communes du plateau du Neubourg ont abrité des fermes exploitées par des membres de cette dynastie agricole. Les fermes de Dieu l'Accroisse et des Grues au Tilleul-Lambert, du Chesnay au Plessis-Sainte-Opportune, des Buissons-de-Porte et de Boisnormand à Ormes, de Tournedos-Bois-Hubert, de Pierrelaye et du Bourg-Dessus à Beaumontel... ont ainsi vu défiler des générations de Hervieu.

Jean-Baptiste Hervieu, un pionnier, (photo Bertrand Hervieu).

Dès 1725, un certain Jean Hervieu se marie en l'église de Combon avec Marie Lézard native d'Ormes. Ils ont deux enfants, Charles et Pierre qui épousera Louise Catherine Paturel. De cette union naîtra en 1759 Pierre-Louis, l'ancêtre auquel se rattachent les diverses branches de cette grande famille. En effet, avec Marie-Catherine



La bergerie de
Pierre Louis
de la ferme des
Mesnillottes,
à Combon.
Soigneusement
entretenue elle fut
occupée à l'époque
de la Révolution
de 1789 et par ses
descendants au
XIX^e siècle, (photo
de l'auteur).

Guibert épousée en 1784, il aura sept enfants qui verront tous le jour à Combon. Deux d'entre eux, Jean-Baptiste né en 1790 et Boniface-Gabriel né



le 5 germinal an VIII sont à l'origine de branches Hervieu qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Jean-Baptiste Hervieu un pionnier

Si Pierre-Louis était déjà un fermier instruit et particulièrement engagé dans l'amélioration de son troupeau de moutons ainsi que l'atteste sa lettre à la Constituante pour bénéficier de l'apport des Mérinos de la ferme de Rambouillet, son fils Jean-Baptiste s'impose rapidement comme un pionnier.

Après son mariage avec Marie Boucher en 1812, il loue la ferme de Pierrelaye à Beaumontel et il est l'un des premiers à introduire une plante nouvelle, le colza, dans son assolement. Sensible aux efforts de Parmentier pour encourager la production de pommes de terre, il monte une féculerie artisa-



nale qui lui vaudra le surnom de « père la fécule ». Le jury du premier Concours cultural organisé en 1840 par la **Société libre d'agriculture de l'Eure** salue son audace et sa réussite en lui décernant le « Grand Prix de l'Agriculture Perfectionnée ».

Les débuts du colza

Parmi ses cinq enfants, Claude-Frédéric lui succède dans la ferme de Pierrelaye et fait preuve du même dynamisme que son père. Il installe la première machine à vapeur à battre et développe la culture du colza qui se révèle d'un excellent rapport. C'est l'époque où prend fin le monopole de la terre par l'aristocratie et Claude-Frédéric rachète des dizaines d'hectares qui constitueront le noyau de la ferme du Bourg-Dessus, voisine de Pierrelaye, où il plante quantité de pommiers. De son union en 1840 avec Désirée-Adèle Moutardier sont nés cinq enfants: Désiré, Gustave, Céline-Marie, Honorine et Albert.

Deux de ses garçons, Désiré (1842-1912) et Albert (1854-1932) vont inscrire leurs pas dans ceux de

leur père. Le premier reprend la ferme de Pierrelaye et s'engage résolument dans la mécanisation des travaux. Le second Albert s'installe sur la ferme du Bourg-Dessus. Tous deux sont freinés dans leur élan par une crise agricole de grande ampleur. Désiré Hervieu et son épouse Adrienne Legouez ont trois enfants : Gabriel, Cécile et Jeanne. Le mariage de Cécile, le 3 mai 1898, avec Fortuné Thibout a inspiré un auteur quelque peu oublié,

La ferme de
Pierrelaye,
(gravure
de Danielle
Bouttier),
(photo Bertrand
Hervieu).



Couverture du livre « La Bossue ».

Robert Poirier de Narcay. Dans son roman « La Bossue », il décrit avec talent et précision la société rurale de la fin du XIX° siècle et la lutte implacable entre braconniers et gardes-chasse dans la forêt de Beaumont-le-Roger. Cet ouvrage publié en 1908 a fait l'objet d'une réédition en 1980 par l'imprimerie Hérissey à Évreux.

Médecin à Beaumont-le-Roger, Robert Poirier de Narcay deviendra, par la suite, député de la Seine. À l'Assemblée nationale, le 25 octobre 1918, il interpelle le gouvernement à propos du fléau qu'est la grippe espagnole. Trois semaines plus tard, il meurt, victime de cette terrible épidémie.

L'énergie de Gabriel

Gabriel succède à son père Désiré Hervieu, en 1904, dans la ferme de Pierrelaye. Amputé d'un bras à la suite d'un accident, il conserve toute son énergie pour développer la culture des betteraves et celle du lin. L'utilisation des engrais complémentaires, acide phosphorique et potasse, lui permettent d'augmenter ses rendements de façon notable. Beaucoup vont suivre l'exemple de Gabriel récompensé par le Prix d'honneur du Concours départemental en 1939.

La ferme du Bourg-Dessus, (photo de l'auteur). Gabriel Hervieu double la surface, (photo Bertrand Hervieu).



À la suite du décès du sénateur de l'Eure, Albert Parissot, propriétaire de la ferme de Pierrelaye, Gabriel rachète quantité de terres et double la surface de son exploitation. En 1929, il cultive 32 ha de betteraves, 75 ha de blé, 63 ha d'avoine et 10 ha de lin. Le reste est composé d'herbages destinés aux 250 moutons et autant de brebis, à la vingtaine de chevaux (des percherons) et à quelques dizaines de vaches, veaux et taureaux. Avec son épouse, Camille Dubost, il est parent de jumeaux, Pierre et Jean, ainsi que de Michel.

Émile Hervieu : la passion de l'élevage, (photo Bertrand Hervieu).



Pierre Hervieu, suppléant du député Rémy Montagne, (photo Bertrand Hervieu).

Né en 1907, Pierre exploite une ferme à Thibouville avant de revenir à Pierrelaye après la Seconde Guerre mondiale. Il s'engage en politique et sera maire de Beaumontel, conseiller général et suppléant du député Rémy Montagne, député centriste de l'Eure. Il est l'un des fondateurs de la coopérative linière du Neubourg. Marié à Marie-Louise Levacher, Pierre est le père de Jean-François Hervieu né en 1935.

Celui-ci s'installe au Mesnil-des-Granges, à Barc après son mariage avec Françoise Aubry. Prudent dans le verbe mais déterminé dans l'action, Jean-François Hervieu a mené une brillante carrière dans les organismes socio-professionnels et cumulé les présidences : FDSEA et Chambre d'agriculture de l'Eure, Assemblée permanente des Chambres d'agriculture, Comité économique et social de Haute-Normandie.



Fils unique d'Albert Hervieu et Désirée Conard, Émile Hervieu reprend la ferme du Bourg-Dessus après son mariage, en 1905, avec Nelly Prévost, fille de cultivateurs de Rouge-Perriers. Comme son cousin Gabriel, Émile choisit la voie de la culture intensive du blé et des plantes fourragères (trèfle, luzerne) destinées à nourrir un troupeau de 180 bovins normands dont une quarantaine de vaches laitières toutes soumises au contrôle laitier. Il livre ses betteraves sucrières à l'usine de Nassandres qui lui revend la pulpe sèche ou humide. Il apporte un soin particulier à son écurie composée d'une vingtaine de percherons. Son épouse gère les produits laitiers et se passionne pour les variétés de pommes du verger.

Trois enfants sont issus de cette union : Robert et deux filles, Thérèse et Marguerite. En attendant



D'abord chercheur au CNRS (Centre national de la recherche scientifique), Bertrand Hervieu a été conseiller de plusieurs ministres de l'Agriculture et a présidé l'INRA (Institut national de la recherche agronomique) à la fin des années 90. Avec son épouse Danièle Léger, il a conçu une plaquette sur «Les descendants de Pierre-Louis Hervieu» dans laquelle l'auteur de ces lignes a beaucoup puisé. Si l'agriculture n'est plus aujourd'hui le seul domaine d'activité des Hervieu, des descendants de Pierre-Louis Hervieu y consacrent toujours leur vie. Ainsi, la ferme de Pierrelaye abrite les activités de Ludovic et Céline Hervieu qui ont assuré la conversion en bio et pratiquent la vente directe à Beaumontel et dans une annexe à Rouen. Fils de Dominique Hervieu et Marie-Laure Fanost, petit-fils de Pierre Hervieu, Ludovic a introduit l'élevage ovin à Pierrelaye.

Robert Hervieu, un bâtisseur, (photo Bertrand Hervieu).

Mon grand-père Émile Hervieu

Dixième enfant d'Andrée Hervieu et d'Adrien Huard, j'ai découvert que ma mère était une lointaine descendante de Pierre-Louis Hervieu grâce à l'ouvrage de Pierre-Ernest Bertin intitulé « Généalogie d'une des plus anciennes et des plus honorables familles de cultivateurs ». Ce livre de 120 pages fourmille d'informations sur les familles Hervieu, Bertin, Folleville, Maurey... liées par des mariages. Publié en 1914 à Brionne, il est réédité, à la demande, par la Bibliothèque nationale de France et Hachette livre.

À Beaumontel, «L'Étable» est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques, (photo de l'auteur).

que son père lui cède son exploitation, Robert s'installe, près de la Ferrière-sur-Risle, à La Houssaye dont il sera maire et y constitue un élevage bovin exceptionnel. En 1948, il rachète la ferme Neuve à Beaumontel, fait restaurer la demeure endommagée par les bombardements et crée «l'Étable». Ce vaste bâtiment de conception résolument moderne, a longtemps constitué une référence et est inscrit au titre des Monuments historiques.

Les deux filles d'Émile, Marguerite et Marie-Thérèse, épousent les fils d'une famille britannique - les Windsor - ayant traversé la Manche pour participer à la motorisation des métiers à tisser dans la région de Rouen. L'actuel président de l'Assemblée permanente des Chambres d'Agriculture, Sébastien Windsor, né en 1970 à Rouen, est le petit-fils de Marguerite Hervieu et Pierre Windsor.

L'engagement institutionnel devient d'ailleurs une constante au sein de la famille Hervieu. Président de la FDSEA de l'Eure, membre du Conseil économique et social, Robert Hervieu (1907 - 1989) est aussi à l'origine d'une maison de l'élevage à Bernay, la première de France. Il s'est également impliqué dans la mise en place de la SAFER de Haute-Normandie. Avec Geneviève Goussu épousée en 1931, Robert Hervieu a eu cinq enfants : Chantal, Brigitte, Nicole, Danièle et Bertrand.



Généalogie des familles Hervieu, Bertin, Folleville, Maurey...



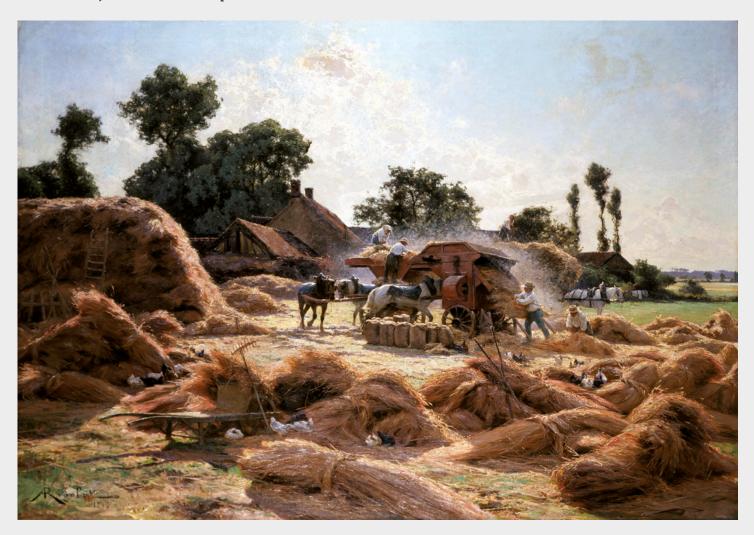
La mécanisation des travaux s'opère : ici, la batteuse, Loiret, tableau réalisé par Albert Rigolot en 1893, (Musée des Beaux-Arts de Rouen). Mon grand-père Émile Hervieu né en 1880 à Bérangeville-la-Campagne est décédé au Neubourg, en 1942. Fils de Désirée, Opportune Hervieu et de Pierre-Aurélie Hervieu mariés à Combon le 14 juin 1847, Émile, par sa mère, se rattache au patriarche Pierre-Louis. Elle était, en effet, fille d'Adelaïde Robequin et de Boniface-Gabriel Hervieu, deuxième enfant de l'ancêtre vénéré.

Par son père, Émile descendait de Thérèse Folleville et Jean-Christophe Hervieu qui était né en 1782, à la ferme de Dieu-l'Accroisse au Tilleul-Lambert. Ce Jean-Christophe était lui-même fils de Charles Hervieu né à la ferme de Ménillotte et marié en 1745 avec Marie-Catherine Bourcier à Combon. Et Charles, fils de Jean Hervieu et Marie Lézard était le frère de Pierre lui-même père de l'ancêtre commun Pierre-Louis.

Mon grand-père Émile fait partie des héros de la Grande Guerre. Une citation datée 27 août 1917 et signée par le général commandant le 1^{er} Corps d'Armée l'atteste : « Dans la nuit du 9 au 10 août 1917, ayant appris qu'un soldat blessé la veille en patrouille, à 200 mètres en avant des premières lignes, n'avait pas été relevé, s'est offert pour aller à sa découverte. Malgré la nuit et après plus de deux heures de recherche dans les trous d'obus l'a ramené au PC ».

À la fin de la guerre, mon grand-père fut malheureusement gravement blessé par des éclats d'obus. Meurtri par les combats, il est mort à l'âge de 62 ans. Je ne l'ai pas connu mais je ne peux pas oublier sa générosité et son courage.

Daniel Huard



Conférences Visites privatives Expositions ~ Afetiers Calendrier de janvier à juin 2023

Les conférences de la Société Libre de l'Eure sont publiques et gratuites. Les visites privatives et les Ateliers sont réservés aux membres de l'association (Adhérez!).

Renseignements: Christine Fessard: christine.fessard@laposte.net - portable 06 78 62 23 68

CONFÉRENCE

14 janvier 2023

ÉVREUX SOUS L'OCCUPATION (2^E PARTIE)

par Solange Krnel-Carranante et Janick Launey MÉDIATHÈQUE D'ÉVREUX À 14 H 15

Poursuivant leur récit, toujours basé sur les mêmes sources, Janick et Solange nous plongeront dans un quotidien de plus en plus difficile à partir de 1942, entre pénuries de toutes sortes et la spirale infernale des alertes, des

bombardements alliés, des attentats de la Résistance, mais aussi des représailles allemandes, jusqu'à l'arrivée des Alliés et la libération finale de la ville en août 1944.

conférence 4 février 2023



LA FAMILLE PAYNEL : UN PÉRIPLE HISTORIQUE

par Etienne Paisnel. MÉDIATHÈQUE D'ÉVREUX À 14 H 15

Il arrive souvent qu'un petit détail remette en question des certitudes depuis longtemps établies. L'implantation géographique de cette famille excédait largement les frontières de la Normandie. Si la plupart des Manchois la connaissent, il est plus surprenant d'apprendre que son blason est aussi celui du département

des Hautes-Pyrénées et qu'il est représenté sur l'un des vitraux de la cathédrale de Chartres. C'est l'occasion de poursuivre l'étude de l'héraldisme au sein des édifices religieux normands : un voyage menant de l'Abbaye d'Hambye à la cathédrale de Chartres en passant par Évreux et Tillières-sur-Avre.

CONFÉRENCE

4 mars 2023



LE QUARTIER TILLY NEUF SIÈCLES DE VIE ÉBROÏCIENNE

par Maxime Blin MÉDIATHÈQUE D'ÉVREUX À 14 H 15

Site de culture et d'histoire, proche du centreville, l'ancien « quartier Tilly » c'est une vie monastique d'abord avec le soutien des comtes d'Évreux et des grandes familles régionales, puis une vie militaire dont le cheval devient la pièce maîtresse, enfin une vie scolaire avec l'implantation d'une antenne de l'université de Rouen à l'architecture atypique et à la construction impressionnante.

Un site emblématique de la capitale de l'Eure, un voyage de près de neuf siècles que Maxime Blin propose.

VISITE PRIVATIVE 11 avril 2023

ASSEMBLÉE GÉNÉRALES DE L'ASSOCIATION LE CHÂTEAU D'IVRY-LA-BATAILLE

 $par\ Alain\ Gauthier\ Pr\'esident\ de\ l'association\ «Ivry\ les\ vieilles\ pierres».$

La journée avec repas en commun et visite privative du site du château d'Ivry-la-Bataille.

Conférences Nisites privatives Expositions ~ Ateliers Calendrier de janvier à juin 2023

CONFÉRENCE

10 mai 2023

CAMILLE SAINT-SAENS par Paul Maragliano

MÉDIATHÈQUE D'ÉVREUX À 14 H 15

Camille Saint-Saëns créera de nombreuses compositions en cette période romantique. Ce musicien brillant produira la première musique de film pour «L'assassinat du Duc de Guise». Mais c'est une face plus méconnue de cet homme illustre que nous allons découvrir. Un Camille Saint-Saëns curieux inspiré par l'Algérie, à un tel point qu'il y séjournera dixneuf fois. Il y a d'ailleurs trouvé l'inspiration pour certaines de ses œuvres.

Nous le suivrons dans ses séjours les plus marquants en Algérie, ponctués de quatre extraits de ses compositions ayant un lien avec ce pays.

CONFÉRENCE

3 juin 2023

MÉDIATHÈQUE D'ÉVREUX À 14 H 15

L'ASILE DÉPARTEMENTAL D'ALIÉNÉS DE NAVARRE DU XIX^E SIÈCLE AU XXI^E SIÈCLE par Alain Desgrez

L'histoire de la prise en charge des « fous » et des malades mentaux de la création de l'asile de Navarre en 1866 jusqu'à nos jours : du simple gardiennage pour protéger les aliénés et la société, aux soins actuels spécialisés en psychiatrie, à l'hôpital et en dehors.

La folie n'est pas un simple état mais bien une pathologie évolutive et soignable, surtout grâce aux découvertes du milieu du XXe siècle et aux nouvelles thérapies relationnelles.

pour vous



LES COMPAGNONS FRANÇAIS DE MAGELLAN 1519-1522

par Bruno d'Halluin, aux Editions Chandeigne Mai 2022

Le 22 octobre, la médiathèque d'Evreux proposait une conférence de Bruno d'Halluin. Son contenu est à retrouver dans cet ouvrage. Il relate en quatre chapitres l'expédition maritime espagnole commandée par un capitaine portugais, partie de Séville vers l'ouest pour atteindre les Moluques, terre du clou de girofle. Il décrit en dix-neuf fiches les vies de ces marins originaires de l'hexagone dont un, Richard Deffauldis, charpentier de marine natif d'Evreux, fut le seul français à accomplir la première circumnavigation de l'histoire.

Christian Chabanel

pour vous



GRANDE COLLECTE CINÉMA

D'octobre 2022 à fin février 2023, les Archives départementales de l'Eure organisent une grande collecte autour du thème du cinéma dans l'Eure.

Qui est concerné? Tous les Euroises et Eurois, les passionnés de cinéma, les exploitants de salle, les associations, les figurants et acteurs, les collectionneurs, etc.

Qu'est-ce qui peut être collecté? Des documents papiers, des affiches, des photographies, des rushes de films, des autographes, des produits dérivés, des publicités mais aussi des témoignages oraux de cinéphiles ou de toute personne ayant exercé une profession en lien avec le cinéma.

Pourquoi? Pour enrichir le patrimoine et participer à sa connaissance en complétant les fonds déjà conservés aux Archives départementales mais aussi pour participer à la prochaine exposition présentée à l'été 2023.

Informations et contacts: Archives départementales de l'Eure, 2 rue de Verdun, 27000 Evreux archives@eure.fr Tél: 02 32 31 50 84 - Site internet: https://archives.eure.fr/

ADHÉSION À L'ASSOCIATION ET ABONNEMENT À LA REVUE Connaissance de l'Eure

Adhésion à la Société libre.

association reconnue d'utilité publique depuis 1832 :

- L'adhésion ou les dons (en espèces ou en nature) ouvrent droit à un avoir fiscal de 66% du montant versé.
- La qualité de membre permet de participer, gratuitement à l'ensemble des activités de l'association et en particulier aux visites privatives, aux expositions guidées et aux ateliers thématiques ou de bénéficier de tarifs trés avantageux. Elle permet également l'accès aux bases de données de l'association et aux collections d'archives non publiques.
- L'adhésion ne comprend pas la souscription de l'abonnement à la revue.

Vente au numéro,

et abonnement à la revue « Connaissance de l'Eure »

- Le tarif au Numéro (vente en librairie ou en commande directe (hors frais d'affranchissement) est de **10€**.
- Les abonnés à la revue trimestrielle (4 numéros par an) bénéficient d'un tarif spécial et d'un service d'expédition à domicile ou de réexpédition pour les vacances par exemple. L'abonnement peut être pris à tout moment de l'année. Il débute au numéro suivant la réception du réglement.

TARIFS 2023			
Membres	Adhésion €	Abonnement à la revue €	Total €
Couple	20	38	58
Personne seule	16	38	54
Étudiant (jusqu'à 27 ans)	10	38	48
Membre bienfaiteur	50	38	_

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DE L'EURE

Dans tous les cas, pour en savoir plus sur l'actualité et les activités de la Société libre de l'Eure : www.societe-libre-eure.org - (Frais de port en sus)



PETITE HISTOIRE D'ÉVREUX RACONTÉE À MES ÉLÈVES

202 pages - Prix: 22 €.

De toutes les « histoires d'Évreux », c'est sans doute le livre le plus illustré. Riche de documents ignorés voire inédits, cet ouvrage est le fruit de nombreuses années de recherches assidues en collaboration avec les archives





UN CHEF DE GUERRE DU XVE SIÈCLE. ROBERT DE FLOCOUES. **BAILLI ROYAL D'ÉVREUX**

A. Plaisse

280 pages - 86 illustrations - Prix: 5 €.

Libérateur d'Évreux puis bailli royal pendant 50 ans... Le lecteur va découvrir ses chevauchées guerrières en une fresque remarquable et d'une cruelle réalité.



ROBERT DE FLOCQUES

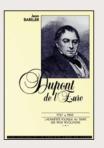
LA VIE MUNICIPALE À ÉVREUX PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS

A. et S. Plaisse

300 pages - 103 illustrations - Prix: 5 €.

Conquise par les Romains, pillée par les envahisseurs germains, la cité jolie fut-elle une vraie métropole ou un simple baillage? C'est au travers de ce récit

« découverte » que le lecteur parcourt les rues.

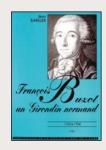


DUPONT DE L'EURE

au quotidien, de nos Ébroïciens:

une narration passionnante de ce passé.

J. Bariller 294 pages - 11 illustrations - Prix: 5 €. Rares sont les hommes qui ont vécu trois Révolutions (1789-1830-1848). Un personnage hors du commun, à la popularité immense en raison de son intégrité et de son désintéressement.



FRANÇOIS BUZOT, UN GIRONDIN NORMAND

372 pages - 21 illustrations - Prix: 5 €.

Personnage extraordinaire dont la stature n'est pas seulement locale mais nationale. Un personnage romantique entraîné dans la tourmente de la Révolution.

Connaissance de l'Eure n°202 - 1er trimestre 2022 : Les articles et leurs illustrations sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.

Société libre de l'Eure - Agriculture, Sciences, Arts et Belles-lettres - Siège social : 2, rue de Verdun - 27025 Évreux Cedex Adressez toute correspondance à Société libre de l'Eure : 3 bis, rue de Verdun - 27000 Évreux - www.societe-libre-eure.org

